

CHARLEVOIX

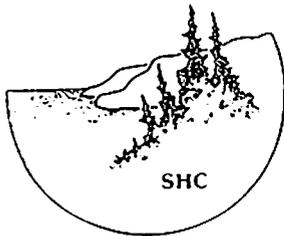
LA
92

Revue de la Société d'histoire de Charlevoix

Numéro 9, décembre 1989



Hommage aux cinq Grands de Charlevoix



La Société d'Histoire de Charlevoix

*Le sigle évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par
Mgr Félix-Antoine Savard: la mer, la montagne et la forêt.*

Membres bienfaiteurs à vie

(500.00\$ et plus)

Commission Scolaire du Gouffre
Ville de Baie-Saint-Paul
Ville de Clermont
Jean-Pierre Bouchard et Jacqueline Cimon
Auberge la Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Ville de La Malbaie
Donohue Inc.
Les Frères Maristes de Baie-Saint-Paul
La Communauté Les Petites Franciscaines de Marie
Association touristique régionale de Charlevoix
Charles-Eugène Rochette
Reynolds Division de la SCMR

Membres bienfaiteurs

(100.00\$ à 499.00\$)

Jean-Luc Dupuis
Jacques Bouchard
Municipalité Régionale de Comté de Charlevoix
Association des Anciens et Anciennes de Charlevoix
Papeterie Saint-Gilles

Membres de soutien

(25.00\$ à 99.00\$)

J.R. Benny Beattie
Denise Terrault Duguay
Louis-H. Lavoie
Jean-Guy Poulin
Pierre Pépin
Marc-Adélar Tremblay
Réjeanne Sheehy Saint-Pierre
Paul-Émile Carrier
Yvon Racine
André Morin
Municipalité Régionale de
comté de Charlevoix-est
Micheline Hudon
Evelyn F. Labbé
Bernard Guay
Raymond Tremblay
Marie-Aimée Tremblay
Liliane Tremblay
Raynald Boily

Daniel Bradet
Louis-Philippe Filion
Guy Lamarre
C.N. Shanly
Monique et Jean Dumas
Mario Lalancette
Réal Lapointe
Robert Gagnon
Georges-Étienne Tremblay
Cyril Simard
Léonce Brassard
Gertrude Dufour
Gilles Potvin
Suzanne Duchesne
Louis-Philippe et Rita Tremblay
Mary W. et Egide Bouchard
Les Extincteurs Charlevoix
Robert Côté
Raoul Simard

Paul Brassard
Jean-Marie Ranger
Laurent Lafleur
Charlotte Brisson
Marc-André Bluteau
Maurice Simard
Pierre Martel
Grégoire Dufour
Denis Zaccardelli
Bibliothèque Gabrielle Roy
Roland Dallaire
J.-Adélar Froment
Jacques Desmeules
Luc Filion
Mathias Dufour
Jean-Guy Poulin
Marie-Anna Tremblay
Suzanne Boily

CHARLEVOIX

No 9, décembre 1989 5\$ l'unité

Conseil d'administration Société d'Histoire de Charlevoix

Serge Gauthier, prés.
Jean-Pierre Bouchard, 1er v.-prés.
Martin Brassard, 2e v.-prés. et trésorier
Claudine Brassard, sec.
Annie Gobeil, adm.
Diane Perron-Boulianne, adm.
Martine Lavoie, adm.

Comité de rédaction:

Claudine Brassard
Martin Brassard
Serge Gauthier
Annie Gobeil

Collaborateurs:

Jean-Pierre Bouchard
Bernard Brais
Martin Brassard
Florent Fournier
Evelyne Fournier-Labbé
Serge Gauthier
Diane Perron-Boulianne
Antoine Riverin
Cyrille Simard

Politique rédactionnelle:

La politique rédactionnelle de la Revue CHARLEVOIX a été définie dans le Vol. 1 no 1 de juin 1985 en page 3.

Page couverture:

Oeuvre de Bruno Côté, Les Hautes Gorges de la rivière Malbaie. Reproduite avec l'autorisation de l'Association Touristique de Charlevoix.

Adresse:

Société d'histoire de Charlevoix
2, Place de l'Église, C.P. 1438,
Baie-Saint-Paul, Charlevoix
QC G0A 1B0 - (418) 435-6864
50, rue Lapointe
C.P. 748, Clermont, Qc
G0T 1C0 - (418) 439-2903

La Société d'Histoire de Charlevoix dispose d'un Centre d'archives comprenant deux dépôts.

Abonnement:

L'abonnement à la revue Charlevoix au tarif de 15\$ par année permet de devenir membre de la Société d'histoire de Charlevoix

La revue CHARLEVOIX est composée, montée et imprimée par: L'Imprimerie de Charlevoix Inc.
261, rue Naim
La Malbaie, Charlevoix
Qc G5A 1S8

Dépôt légal- 2e trimestre 1989
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0829-2183

Présentation

La revue *Charlevoix* est déjà parvenue à son neuvième numéro. Il s'agit d'une réalisation concrète dont les membres de la Société d'histoire de Charlevoix peuvent être fiers. Au cours de l'été 1989, grâce à une subvention du ministère de l'enseignement supérieur et de la science du Québec, une enquête a permis de cibler davantage le marché possible de la revue *Charlevoix*. Les résultats obtenus furent encourageants et il est possible d'affirmer que notre périodique régional est appelé à une expansion nouvelle.

Parmi les scénarios envisageables, les membres du Conseil d'administration de la Société d'histoire de Charlevoix, se pencheront au cours des prochaines semaines, sur l'opportunité de faire paraître 4 numéros de la revue *Charlevoix* par année et ce, à compter de 1990. De même, l'idée de créer un comité de soutien, afin d'assurer la viabilité financière et l'élargissement des assises publicitaires de notre revue sera analysée avec une grande attention. Ces perspectives intéressantes nécessitent un appui soutenu de la part de nos membres et les administrateurs de la Société d'histoire de Charlevoix seront heureux de recevoir leurs précieux commentaires autour de ces questions.

La revue *Charlevoix* conserve naturellement les mêmes objectifs de fond soient: faire connaître l'histoire régionale de Charlevoix; assurer la parution d'articles de vulgarisation sur tous les sujets rattachés au patrimoine charlevoisien; présenter en page couverture l'oeuvre d'artistes de la région et maintenir une présentation soignée du contenu rédactionnel de la revue. Il va sans dire que la revue *Charlevoix* est ouverte à tous les collaborateurs intéressés à diffuser leurs recherches autour du pays charlevoisien. Le comité de rédaction de la revue de *Charlevoix* accueillera leurs textes avec un grand plaisir.

Ce numéro 9 de la revue *Charlevoix* ne manque pas d'intérêt. Il rend un hommage particulier à 5 grands de Charlevoix tel que choisi en juin 1989 par l'Association des anciens et anciennes de Charlevoix. Il s'agit de monsieur Charles-Eugène Rochette, de l'abbé Jean-Paul Médéric Tremblay, de monsieur Raymond Mailloux, du sénateur Martial Asselin et à titre posthume de madame Laure Gaudreault. À ces grands de Charlevoix, s'ajoute aussi la figure marquante du Frère Éloi-Gérard et une présentation de deux personnages méconnus de notre histoire régionale que sont le jeune Édouard Tremblay de La Malbaie et le légendaire Charles Chouinard. La revue laisse aussi place à un article sur Mgr Félix-Antoine Savard en tant qu'artiste de même qu'au sujet d'un événement dramatique survenu à Clermont autour des années 1920. Une chronique sur la vie forestière est inaugurée avec ce numéro, alors que celle consacrée aux livres parus sur Charlevoix se poursuit. Finalement, un article fort substantiel décrit avec précision l'évolution architecturale de Baie-Saint-Paul et il importe de remarquer l'hommage rendu à la Compagnie Les Câbles Reynolds qui fête en 1989, son 25e anniversaire d'établissement dans Charlevoix. Illustré en page couverture par une peinture remarquable de l'artiste Bruno Côté, qui fut remise au premier ministre du Canada, le très honorable Brian Mulroney en juillet dernier à l'occasion de la désignation officielle de la région de Charlevoix comme réserve mondiale de la biosphère par l'Unesco, ce numéro 9 de la revue *Charlevoix* possède assurément un grand intérêt.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Serge Gauthier
pour le comité de rédaction.

Sommaire

Le Frère Éloi-Gérard Talbot, mariste, généalogiste de Charlevoix.....	2
Évolution de l'habitat à la Baie-Saint-Paul, des origines à nos jours.....	7
Le légendaire Père Chouinard.....	11
Les 5 Grands de Charlevoix.....	12
Reynolds, une compagnie présente dans Charlevoix depuis 25 ans.....	21
Édouard Tremblay, une victime des événements de 1918.....	23
Monseigneur Félix-Antoine Savard.....	26
Souvenir de «la Petite Histoire de Charlevoix».....	28
Échos de la forêt.....	29
Chronique du livre.....	31

Le Frère Éloi-Gérard Talbot, mariste généalogiste de Charlevoix

par Jean-Pierre Bouchard

A première vue, il peut paraître étonnant qu'un beauceron de passage dans Charlevoix ait réussi à relever et à rendre accessibles à tous, citoyens ou chercheurs, les registres paroissiaux et les greffes des notaires de notre région. Pour le comprendre, il faut connaître l'homme, mais aussi ses racines et l'ensemble de son oeuvre. Maintenant que le Frère Eloi-Gérard est disparu, c'est à nous de le faire entrer de plein-pied dans l'histoire de Charlevoix à laquelle il a tant contribué.

Pour témoigner de son passage dans Charlevoix, il n'est pas suffisant de prendre connaissance de sa biographie officielle et des quelques notes publiées par ses collaborateurs à l'occasion de son décès en 1976. Nous avons voulu éclaircir certains faits et replacer l'oeuvre dans son contexte en recueillant les témoignages de confrères, de collaborateurs et d'élèves de cette époque.

Les racines

C'est en cherchant les siennes et en faisant sa généalogie que le jeune frère Eloi-

Le Frère Éloi-Gérard lors des célébrations de son 50e anniversaire comme religieux mariste, en 1964. Il porte avec fierté toutes ses décorations.



Gérard Talbot a commencé à s'intéresser à cette discipline. Il consulta probablement alors le *Dictionnaire généalogique* de Monseigneur Tanguay et sut ainsi remonter jusqu'à son ancêtre Jacques Talbot, qui se maria en deuxième noces à Montmagny en 1710 et y fut inhumé en 1730. Eloi-Gérard était né le 10 mars 1899, à Saint-Paul de Montmagny, septième génération des Talbot au Québec, fils aîné de Wenceslas et de Caroline Veilleux, de Saint-Georges de Beauce. Bientôt la petite famille s'installait à Saint-Georges et ainsi il se considéra toute sa vie comme un vrai beauceron. Les beucerons voient grand et ils sont reconnus comme travailleurs, «patenteux» ou plutôt industriels, parfois querelleurs: il allait démontrer qu'il en possédait toute la riche nature!

Sa première éducation fut auprès de sa mère, et ensuite chez les Soeurs du couvent de Saint-Georges. Puis il devint pensionnaire au Collège du Sacré-Coeur de Beauceville, tenu par les Frères Maristes. On dit qu'il y fit de brillantes études, et aussi qu'il était peu sportif et assez tapageur. Mais l'étoffe de ce garçon ne passa pas inaperçu, et les Frères le recrutèrent pour leur noviciat de Saint-Hyacinthe. Il y fut conduit le 3 janvier 1914: il n'avait alors que 14 ans! On apprend de cette période qu'il avait beaucoup d'idées, une grande facilité à les communiquer, ...et donc beaucoup de difficultés avec «la règle du silence». En effet, on exigeait alors de ces adolescents, pour leur formation religieuse et personnelle, de longues périodes de méditation et d'introspection silencieuses. Elles lui furent quand même salutaires, car Eloi-Gérard prit l'habit religieux des Frères Maristes le 15 août 1914 (il avait 15 ans) et garda son nom de baptême. Un an plus tard, il était admis à sa première profession (il avait 16 ans) et débutait sans plus tarder (sans passer par le «scholasticat» en raison des besoins créés par la guerre) sa carrière d'enseignement qui allait durer 52 ans.

Les 20 premières années de sa carrière d'enseignant sont aussi ce que l'on appellerait aujourd'hui de la «formation sur le

tas». En plus d'enseigner toutes les matières aux classes supérieures et à plein temps, d'être «maître de salle» pendant six ans au Collège Laval, d'être rédacteur en chef du journal du Collège, etc., il s'occupe de son perfectionnement et reçoit tous les diplômes d'alors: brevet Modèle (1917), diplôme Académique (1919), diplôme d'Enseignement moderne (lettres en 1926 et sciences en 1932), baccalauréat ès-Arts (Université de Montréal, 1934). Il recevra en 1939 ses derniers parchemins, un baccalauréat en Pédagogie (U.M.), et le diplôme d'Ecole Normale, alors qu'il se trouve déjà à La Malbaie et qu'il fouille les vieilles archives de Charlevoix.

L'homme

Tous ceux qui ont connu le Frère Eloi-Gérard s'accordent pour lui attribuer des qualités physiques et intellectuelles qui ont contribué au succès de toutes ses entreprises.

Au physique, il était de haute taille et faisait de l'embonpoint. Nul doute que son apparence et sa calvitie précoce contribuèrent à lui donner du prestige auprès des jeunes. Il avait aussi la parole forte et le geste vif pour corriger les insolents, comme c'était la coutume à l'époque dans les écoles. Sa santé était solide, et on ne l'entendait point se plaindre de fatigue ou de petit malaise. Au début, ses vacances et ses loisirs furent entièrement consacrés à sa formation. À partir de son passage à La Malbaie (novembre 1937 - juillet 1944), tous ses temps libres seront sacrifiés à la généalogie, jusqu'à ce que la terrible maladie d'Alzheimer vienne le ralentir avant de l'emporter le 20 mai 1976, à l'âge de 77 ans.

Ainsi s'atténua vers la fin de sa vie sa prodigieuse mémoire qui l'avait si bien servi dans l'enseignement et les travaux généalogiques. On raconte nombre d'anecdotes à ce sujet et entre autres qu'à l'âge de la retraite, il déclarait sans hésitation et par numéro les questions et réponses du petit catéchisme, ou qu'il pouvait remonter de mémoire un «pedigree» de neuf ou dix générations. Bien sûr ses confrères se char-

geaient de vérifier la justesse de ces épreuves, à leur plus grand étonnement!

Mais plus que tout, c'est son amour du travail et son indomptable volonté qui lui permirent de compléter sa formation, d'accomplir toutes ses tâches d'enseignant, de surveillant, de directeur, et d'entreprendre à l'âge de 40 ans le dépouillement des archives paroissiales et notariales qu'il continuera pendant 35 ans. Il n'aurait pu réaliser tout cela sans posséder une grande capacité d'analyse et de synthèse, un bel optimisme, et une remarquable connaissance d'autrui qui en firent aussi un meneur d'hommes et un ami pour plusieurs de ses collaborateurs. Il s'exprimait clairement, en paroles ou par écrit, et savait garder l'intérêt dans la conversation ou ses exposés, avec humour et bonhomie.

On peut se demander ce qu'il aurait été en dehors de la communauté des Frères Maristes. Sa vocation semble avoir été vécue avec beaucoup de dépassement. Dès la vingtaine, ses tâches de maître de salle le place déjà «presque habituellement en dehors des rangs de la communauté»⁽¹⁾. Ses études et bientôt ses travaux solitaires et continus aux archives le marginalisent, et son biographe ajoute: «on ne l'a pas eu sous les yeux dans les rangs de la vie commune comme pour le grand nombre de ses confrères...» et «certains observateurs de sa vie retirée pouvaient trouver sa foi et sa piété très discrètes». Mais sa foi est inébranlable et sa dévotion sincère. Il reste fidèle à ses exercices de piété, et à toutes les exigences du devoir

quotidien et de ses vœux. Deux fois dans les années '20 il fit une demande pour devenir missionnaire. Sa mission, il la trouvera ici: d'abord former des hommes, ensuite leur montrer d'où ils viennent, pour qu'ils sachent où ils vont.

L'homme et son oeuvre.

Notre propos n'est pas de parler de sa carrière d'enseignement. Pour reconnaître ses aptitudes dans ce domaine, il fut cité trois fois et reçut la plus haute distinction de l'Ordre du Mérite Scolaire.

Il faut aussi savoir qu'il s'implique dès le début dans la «milice» et ensuite les Corps de cadets de l'Armée canadienne, en particulier à Montréal, Saint-Malo, La Malbaie, Charlesbourg et Beauceville. Il nous a été impossible de faire confirmer qu'il détenait une commission d'officier de la réserve, mais il portait souvent son uniforme avec fierté, surtout à la période de la guerre 39-44, alors qu'il est dans Charlevoix.

Eloi-Gérard était prédestiné à la généalogie et à l'histoire. Dès 1917, à Montréal, il rencontre le Père Archange Godbout, franciscain, qui enseigne dans un collège voisin, à Rosemont. De l'avis même du Frère Eloi-Gérard, le Père Archange était, après Monseigneur Tanguay, le second généalogiste du Québec. Et aujourd'hui tout le monde s'accorde pour faire du Frère Eloi-Gérard, le troisième. Son amitié avec l'abbé Victor Tremblay, lors de son année d'enseignement à Chicoutimi en 1934-35, devait aussi être déterminante dans sa car-

rière de généalogiste. Le Frère Eloi-Gérard lui-même raconte⁽²⁾. «J'ai toujours aimé la petite histoire et tout principalement l'histoire de nos ancêtres. Lorsque j'étais professeur à La Malbaie, mon grand ami, Mgr Victor Tremblay me demandait souvent des renseignements sur la généalogie, alors qu'il préparait un magnifique volume à l'occasion du centenaire de la région de Chicoutimi»(sic).

De Chicoutimi à La Malbaie

Comme tout le monde le sait dans cette région, le chemin qui conduit de Chicoutimi en Charlevoix est sinueux et plein d'embûches. Après son année d'enseignement à Chicoutimi, il fallut donc au Frère Eloi-Gérard passer les deux années qui suivirent à Québec, à l'école Saint-Malo (1935-37). On raconte qu'il y fut très actif en toute chose, surtout pour le corps de cadets, et à l'occasion de la visite royale en 1937, il reçoit (comme tous les officiers des forces armées) la médaille du Roi. Mais en beauceron, il s'occupait de «politique» locale et il se serait fait de puissants ennemis à la Commission scolaire... On demande son rappel, et il se retrouve pour quelques mois à l'école de Lévis en août 1937. On ignore pourquoi il quitte cette obédience pour une nouvelle à La Malbaie en novembre 1937.

La Malbaie (1937-1944)

Il y vient d'abord comme professeur et ne tarde pas à se lier aux gens. Il fréquente les Chevaliers de Colomb, et il se lie d'amitié avec Louis-Philippe Dufour, protonotaire et greffier au palais de justice de La Malbaie, mais aussi président de la commission scolaire. Il demeure alors près de l'école Saint-Étienne, à la résidence des Frères, autrefois propriété du notaire Elie Angers, le père de Laure Conan. Il se met très vite au travail, car il publie en 1941 le premier de ses trois ouvrages sur Charlevoix.

Le «Recueil des généalogies des Comtés de Charlevoix et Saguenay»⁽³⁾, fruit de la transcription de près de 24,000 actes de mariage à partir des registres de la Malbaie, est imprimé à 3000 exemplaires en juillet 1941. Il est étonnant qu'un document aussi important ait été édité en si peu de temps. On dit que l'auteur aurait été «poussé» par l'Institut généalogique Drouin en échange de documents sur la famille Talbot. On peut regretter qu'il recèle beaucoup d'erreurs. Le Frère Eloi-Gérard produira par la suite ses travaux généalogiques de façon plus aérée pour la forme, et mieux vérifiée pour le fond.

On dit aussi que le bon frère requisition-

Le Frère Éloi-Gérard dans son bureau de Beauceville, quelques années après son départ de La Malbaie. On y note ses deux ouvrages sur Charlevoix, le «Recueil de Généalogies» à l'extrême droite et l'«Inventaire des Contrats de Mariage» dans sa main gauche, alors qu'il consulte un fichier.



Frère.....Eloi-Gérard.....Talbot

Etablissements	Fonctions	Date de l'arrivée	
		Mois	Année
Montréal, Lambert-Closse	professeur	8	1915
Collège Laval	surveillant	8	1922
Grugliasco, Italie	grand novice	8	1928
Collège Laval	professeur	2	1929
Beauceville	professeur	1	1932
Chicoutimi	professeur	8	1934
Québec, St-Malo	professeur	8	1935
Lévis, école	professeur	8	1937
La Malbaie	professeur	11	1937
La Malbaie	directeur	8	1941
Charlesbourg	directeur	8	1944
Québec, St-Malo	assistant-dir	3	1945
Beauceville	professeur	8	1945
Beauceville, externat	principal	8	1948
Lévis, école supérieure	professeur anglais	8	1956
Château-Richer	retiré	1	1966

Fac-similé de la liste des obédiences du Frère Eloi-Gérard, telle que déposée aux archives des Frères Maristes, Château-Richer.

naît à l'occasion l'aide des élèves gardes en «retenue», mais surtout lors du cours de dactylographie, pour copier les renseignements qu'il avait griffonnés au Palais de justice. Certains de ces jeunes auraient, par vengeance ou par inadvertance, introduit des erreurs subtiles. Plusieurs furent heureusement corrigées dès 1943 et par la suite, surtout grâce à la collaboration de monsieur Léonidas Bélanger qui s'occupait déjà de généalogie à Chicoutimi.

En fouillant dans les archives on trouve plus que ce que l'on cherche; c'est ainsi que notre auteur s'intéresse à la petite histoire, aux greffes des notaires, et qu'il a bientôt le matériel nécessaire pour une deuxième publication, en 1943: «Inventaire des Contrats de Mariages au greffe de Charlevoix»⁽⁴⁾. Il y raconte aussi de savoureuses histoires et ajoute 55 pages de corrections aux généalogies du premier ouvrage. Cette publication renferme des appréciations élogieuses du notaire J-Elias Gagné et de l'abbé Victor Tremblay. La dédicace à monsieur Louis-Philippe Dufour est très informative:... «Il y aura bientôt cinq ans que vous m'ouvriez pour la première fois les portes de la voûte qui renferme toutes les archives du greffe du Saguenay. J'y suis entré comme dans un

sanctuaire. J'étais à mes débuts de généalogiste. Vous m'avez mis au courant des trésors dont vous aviez la charge; vous m'avez invité à consulter toutes les pièces qui y étaient enfermées et je puis dire que j'ai largement usé de votre autorisation. De longues heures durant, j'ai pris des notes, relevé des actes utiles à l'histoire, reconstitué des faits oubliés, en un mot, j'ai pu mettre à jour mon premier travail sur les généalogies des familles de Charlevoix. Aujourd'hui, j'ai encore la consolation de présenter au public bienveillant un second travail qui sera, je l'espère, comme un corollaire au premier...» (La Malbaie, 13 août 1943).

Dans ce deuxième ouvrage, l'auteur annonce la publication prochaine de l'«Histoire de La Malbaie et de ses environs»⁽⁵⁾. Cet ouvrage ne sera jamais publié et nous allons tenter de comprendre pourquoi. Le Frère Eloi-Gérard n'avait pas que des amis. Son implication dans le milieu social et dans l'histoire ne plaisait pas à tous. On laissait entendre qu'il ne s'occupait pas assez de la direction de la communauté et de l'école. Outre les heures passées au greffe, il était assidu aux réunions des Chevaliers de Colomb. À partir de 1942, il parcourait Charlevoix pour

exhorter les gens sur le perron de l'église après la grand-messe du dimanche afin qu'ils achètent des «Bons de la Victoire», et ceci dans son bel uniforme de l'Armée canadienne. Il profitait de cette occasion ou organisait des tournées dans les rangs pour vendre ses livres au prix de 3 dollars la pièce. À cette époque, il aurait aussi présenté le dimanche une émission transmise par le poste CHGB sur l'histoire de Charlevoix.

Tant de visibilité n'était pas pour plaire à tous, et le nouveau président de la Commission scolaire lui aurait fait quelques remontrances. On dit aussi qu'un jour, après avoir croisé le fer avec quelqu'un, notre cher Frère rappela dans son émission notre cher Frère rappela dans son émission radiophonique hebdomadaire un scandale qui avait frappé cette famille plusieurs générations auparavant. Finalement, on ne sait trop pourquoi le «directeur», qui terminait son terme de trois ans, fut évincé de La Malbaie à la demande de la Commission scolaire.

Selon le témoignage de ses confrères, l'«Histoire de La Malbaie»⁽⁵⁾ ne survécut pas à sa déception et à sa colère: le manuscrit de 600 pages fut brûlé avec quelques autres papiers dans la cour arrière de l'école, avant le départ de l'auteur.⁽⁶⁾ Il quitta en trombe, laissant place aux racontars.

Il existe une autre version qui semble avoir été initiée par le Frère Eloi-Gérard lui-même. Il aurait prêté le manuscrit à l'honorable Oscar Drouin, ministre sous Duplessis, qui l'aurait emporté et qui serait décédé plus tard, sans que l'on puisse retrouver trace de l'ouvrage. Dès 1949, dans le premier volume du «Recueil des Généalogies des Comtés de Beauce-Dorchester-Frontenac» et par la suite, le Frère Eloi-Gérard liste l'«Histoire de La Malbaie» avec la mention «épuisée», comme si elle avait été publiée. Mais Oscar Drouin ne mourût qu'au milieu des années cinquante, et il est donc peu probable qu'il soit responsable de la disparition du manuscrit. Quoiqu'il en soit, l'auteur considérait la perte de ce document comme le plus triste événement de sa vie⁽¹¹⁾. La vraie version, il l'a emporté dans sa tombe, et La Malbaie a perdu son historien.

Charlesbourg (1944 - 1945)

Il est directeur à Charlesbourg en août 1944, où il aurait transformé les «cadets du Sacré-Coeur», une petite confrérie pieuse, en cadets de l'Armée canadienne⁽⁶⁾. On ignore ce qui provoque son départ, en pleine année scolaire. Il se retrouve à Saint-Malo, comme assistant-directeur, en mars 1945.

Beauceville (1945 - 1956)

Après ces dernières expériences de direction, il retourne à Beauceville, son alma mater, comme simple professeur pour 3 ans. Il sera ensuite principal de l'externat de 1948 à 1956. C'est une période très féconde pour ses travaux d'histoire et de généalogie. En 1946, il fait partie des fondateurs de la Société Historique de la Chaudière, dont il est le secrétaire durant des années. À partir du greffe de Saint-Joseph de Beauce, il accomplit un travail colossal. De 1949 à 1955 il publie 11 volumes qui totalisent 3384 pages: c'est le «**Recueil des Généalogies des Comtés de Beauce-Dorchester-Frontenac**»⁽⁸⁾. Son expérience de Charlevoix le sert bien: la présentation est plus aérée, et le financement est assuré par des dizaines de pages de publicité dans chaque volume. Il anime aussi une chronique d'histoire et de généalogie dans le journal régional «L'éclaireur», et il devient un conférencier recherché sur la petite histoire.

Entretemps, Eloi-Gérard a tissé autour de lui un véritable réseau de collaborateurs, qui tantôt pour leur propre intérêt, tantôt

sur demande, dépouillent les registres de paroisses et de régions complètes. Il peut ainsi compléter ses données et annonce qu'il possède des renseignements sur la Gaspésie, l'Estrie, et même le Maine. Il corrige volontiers les erreurs du «Dictionnaire Généalogique des familles canadiennes» de Mgr Cyprien Tanguay. Il cite avec reconnaissance le Père Archange Godbout et il produit des notes originales pour chaque couple de fondateurs des grandes familles de la région étudiée. Ses travaux l'ont déjà conduit au greffe de Montmagny, et bientôt il s'en rapproche.

Lévis (1956 - 1965)

Il passera une dernière tranche de 10 ans comme professeur d'anglais à l'école supérieure de Lévis. Il a plus de temps à consacrer aux archives. Il se rend toutes les fins de semaine à Montmagny et complète le relevé des registres des 48 paroisses des comtés de Montmagny, L'Islet et Bellechasse. Il encourage ses collaborateurs à faire de même pour d'autres régions, et ils échangent de précieuses informations. Pour un, monsieur Benoît Pontbriand

dresse la liste des mariages dans Portneuf, Lotbinière, etc. Le Québec se couvre d'un réseau de généalogistes.

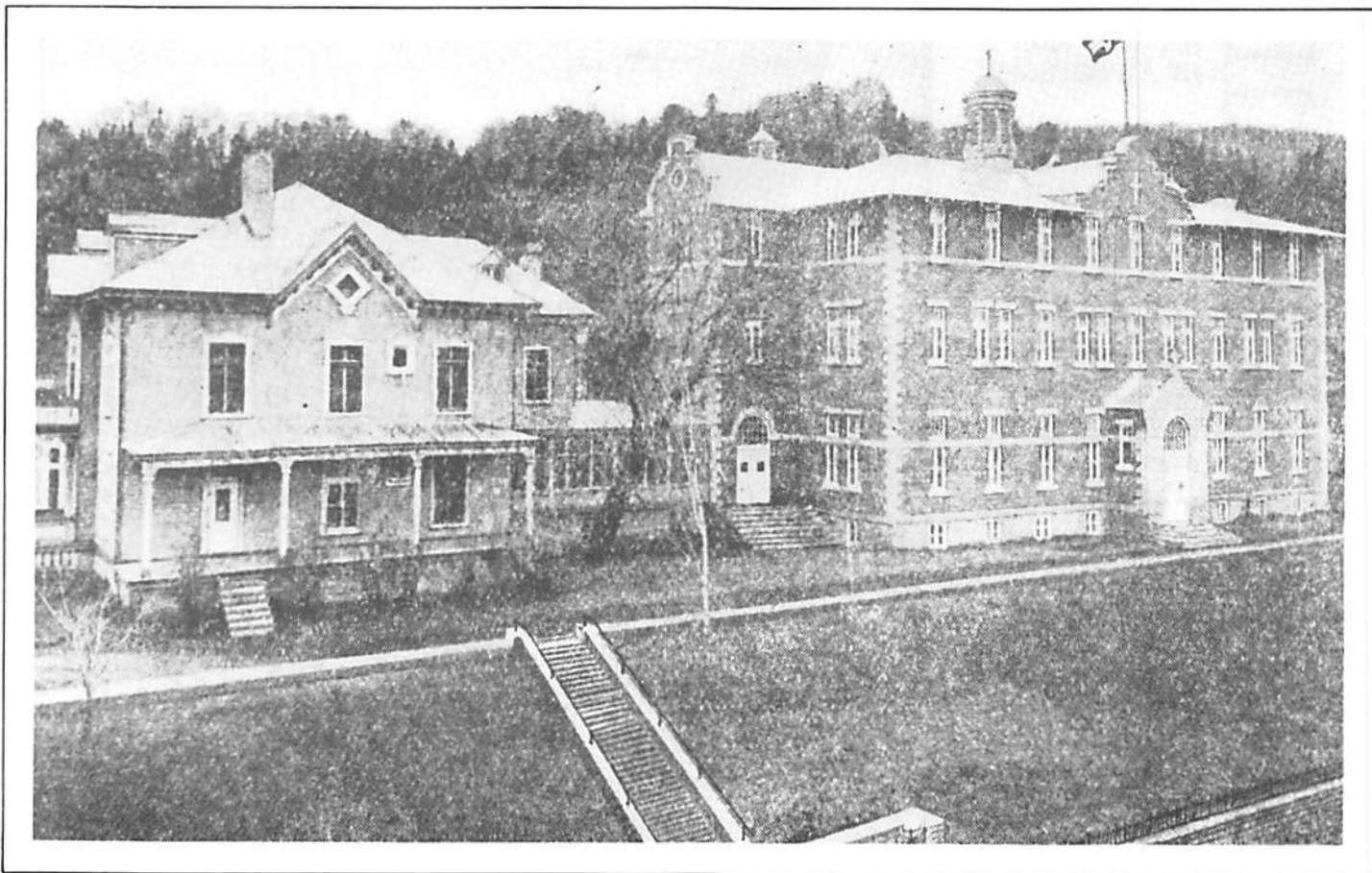
La retraite: Château-Richer

Le Frère Eloi-Gérard se retire à Château-Richer en janvier 1966. Il est préoccupé par le financement de ses publications. C'est sans doute pour cette raison qu'il lègue son manuscrit de l'«**Inventaire du greffe du notaire Abel Michon**»⁽⁹⁾ aux Archives nationales du Québec, qui le publie dans une de leur séries en 1970.

À partir de 1971 seront publiés, au rythme d'environ 2 par année, les 16 volumes de la «**Généalogie des familles originaires des comtés de Montmagny, L'Islet, Bellechasse**»⁽¹⁰⁾. Mais la maladie d'abord, la mort ensuite, ne lui permettront pas de voir la fin de cette oeuvre de 4446 pages. À partir de 1974, le Frère Victorin Paré et Monsieur Raymond Tanguay éditent les volumes; les quatre derniers sont publiés à titre posthume.

Sous leurs soins, sera aussi publiée de façon posthume l'édition revue, corrigée par le Frère Eloi-Gérard et ses collabora-

Illustration tiré du «Recueil de Généalogies» de 1941, accompagnée de cette légende: «École St-Étienne, dirigée par les Frères Maristes, La Malbaie, P.Q. - À gauche: Résidence des Frères qui fut autrefois la propriété du Notaire Elie Angers, le père de Laure Conan, écrivain avantageusement connue dans le monde des lettres».



teurs, et dont la présentation est beaucoup améliorée, des «**Généalogies de Charlevoix-Saguenay**»⁽¹¹⁾, qui paraît en 6 volumes, en 1978-79. Ainsi se ferme la boucle de l'oeuvre généalogique d'Eloi-Gérard Talbot, par la ré-édition de son premier ouvrage fait en et sur Charlevoix.

Perspectives

Quand un homme d'action sort des sentiers battus, il s'attire des éloges et des reproches. Les deux n'ont pas manqué pour Eloi-Gérard. Il a pourtant encouragé toute une génération de généalogistes, et ses propres travaux sont utilisés par les chercheurs dans les domaines connexes, ou par les amateurs. Aujourd'hui, à coup de centaines de milliers de dollars, et avec une armée de transcribers, vérificateurs, informaticiens, analystes, démographes, historiens, presque tous gens de carrière et à plein temps, on termine l'informatisation des actes de registres paroissiaux pour l'ensemble de Charlevoix et du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Cette somme sera d'abord disponible aux chercheurs, et... ne pourra pas faire sa généalogie qui veut! Il faut

reconnaître que le Frère Eloi-Gérard a accompli une grande oeuvre, malgré des moyens ridicules comparés à ceux d'aujourd'hui, et avec les limites de sa formation et de ses autres tâches.

On doit aussi regretter que le fier beauceuron se soit senti rejeté de Charlevoix et que nous ayons ainsi perdu l'«**Histoire de La Malbaie et de ses environs**».

Références

1. *Frère Eloi-Gérard Talbot. (Biographie) par le Frère Pierre-Adolphe Nicole. Archives des Frères Maristes, Château-Richer. 1976, 16 pages.*
2. *Ma carrière généalogique. Par Eloi-Gérard, mariste. Les Annales de Sainte-Anne-de-Beaupré. 1972, p.27.*
3. *Recueil de Généalogies des Comtés de Charlevoix et Saguenay (depuis l'origine jusqu'à 1939). Par le Frère Eloi-Gérard, mariste. Publications de la Société Historique du Saguenay, No 5, La Malbaie, 1941, 594 pages.*
4. *Inventaire des Contrats de Mariages au greffe de Charlevoix (accompagné de documents précieux se rapportant à l'histoire de Charlevoix et du Saguenay). Par le Frère Eloi-Gérard, mariste. Publications de la Société Historique du Saguenay, No 8. La Malbaie, 1943, 373 pages.*
5. *Histoire de La Malbaie (et de ses environs). Approximativement 600 pages. Ce travail n'a pas été publié, mais il est présenté comme*

«épuisé» dans les publications ultérieures du Frère Eloi-Gérard.

6. *Interview avec le Frère Joseph-Florien (Georges) Ouellet, mariste. Il a vécu auprès du Frère Eloi-Gérard à Saint-Malo en 1935, et à la Malbaie de 1941 à 1944. Il fut directeur à la Malbaie de 1957 à 1960.*
7. *Hommage à un grand disparu, le Frère Eloi-Gérard Talbot. Par Benoît Pontbriand. L'Ancêtre (bulletin de la Société de Généalogie de Québec), Vol. 2, No 10: 449-450 (1976).*
8. *Recueil des Généalogies des comtés de Beauce, Dorchester, Frontenac (1625-1946). Par le Frère Eloi-Gérard, mariste. Beauceville, 1949-1955, 11 volumes: 3384 pages.*
9. *Inventaire du greffe du notaire Abel Michon, 1709-1949 (à partir des notes du Frère Eloi-Gérard, mariste). Publié par les Archives Nationales du Québec, 1970, volume XXII de la série «Inventaire des greffes des notaires du régime français». 293 pages.*
10. *Généalogies des familles originaires des comtés de Montmagny, L'Islet, Bellechasse. Par le Frère Eloi-Gérard, mariste. Château-Richer, 1971-1978, 16 volumes: 4446 pages. (Les volumes XIII à XVI ont été publiés à titre posthume).*
11. *Généalogies de Charlevoix-Saguenay. Par le Frère Eloi-Gérard, mariste, (et ses collaborateurs). Édition revue et corrigée, (posthume). Château-Richer, 1978-79, 6 volumes: 1821 pages.*

LA MALBAIE

UN PATRIMOINE À DÉCOUVRIR ET À PROTÉGER

Un article de Serge Gauthier de la Société d'histoire de Charlevoix, complété d'un guide des points d'intérêt de la ville.

AUSSI DANS CE NUMÉRO:

Manoirs et seigneuries,
un dossier sur l'héritage seigneurial au Québec.

On peut se procurer **CONTINUITÉ** dans les meilleurs kiosques, au Musée régional Laure-Conan ou aux Éditions Continuité, 72, Côte de la Montagne à Québec, C.P. 387, succ. Haute-Ville, Québec, G1R 4R2 (418) 692-1653



Photo: Paul Trépanier

Dans le numéro 44 (été 1989) de

CONTINUITÉ

le magazine du patrimoine au Québec

Le Conseil des monuments et sites du Québec et Héritage Canada sont les fondateurs des Éditions Continuité inc.

Évolution de l'habitat à la Baie-Saint-Paul, des origines à nos jours

par Martin Brassard

«Une belle vallée s'étend, au milieu de laquelle se trouve le pittoresque village de Saint-Paul avec une grande église /...../. Je crois que jamais je n'ai vu établissement situé dans un endroit aussi enviable, les habitations paraissent bien entretenues et fort convenables.»¹

Cette impression peu commune et très élogieuse à l'égard de Baie-Saint-Paul fut notée dans un journal de bord à l'été 1759. Son auteur, un capitaine anglais nommé John Knox, apparaissait alors visiblement impressionné par les charmes pittoresques de cet emplacement. Deux siècles après la venue de ce militaire conquérant la localité de Baie-Saint-Paul suscite toujours autant d'émerveillement. Cette dernière, située en bordure du littoral entre de hautes montagnes conserve encore les principaux éléments qui ont déterminé son devenir urbain. Cette richesse patrimoniale révèle à la fois les efforts d'adaptation à un

milieu géophysique particulier ainsi que les différentes modes architecturales qui ont influencé les habitudes et les coutumes des habitants au fil des siècles.

LA PÉRIODE FRANÇAISE

La colonisation intensive du territoire situé au sud-ouest de la rivière du Gouffre ne commença réellement qu'aux environs de 1715. Avant cette date, le lieu-dit de la Baie-Saint-Paul ne représentait encore qu'un vaste domaine agro-forestier.

Les premiers colons qui s'établirent sur ces terres étaient composés pour la plupart d'émigrants d'ascendance française. Ils transposèrent donc sur cette terre d'Amérique les usages et les coutumes qui prévalaient dans leur pays d'origine.

De façon générale, les premiers établissements des colons étaient construits en bois. Les dimensions modestes de ces maisons suffisaient alors aux besoins élémentaires des familles pionnières. Le contexte

climatique bien particulier qui caractérisait la vallée du Saint-Laurent devait par la suite occasionner une adaptation des techniques architecturales de construction. L'habitude de construire des bâtiments en pierre tend généralement à disparaître pendant cette période d'adaptation au milieu.

L'APRÈS-CONQUÊTE

Pour la région de Baie-Saint-Paul, des études récentes en histoire et en architecture ont démontré que la conquête anglaise de 1760 représentait une date charnière dans l'évolution du bâtiment. L'arrivée d'immigrants d'origine anglaise, écossaise ou allemande devait en effet créer un contexte favorable permettant l'émergence de nouvelles influences architecturales. Ces courants se remarquent surtout dans les techniques de construction et dans l'aménagement des différents bâtiments de ferme.

Pour les établissements agricoles, le

La rue Saint-Joseph aux environs de 1940.





Le sud de la rue Saint-Jean-Baptiste aux environs de 1940.

recouvrement des toitures avec de la paille représente un des éléments visuels important de ces différents apports culturels. La technique de construction en pièce sur pièce avec queue d'aronde à l'emboîtement des pièces constitue également une influence d'origine britannique majeure.²

Pour l'ensemble de la région charlevoisienne on suppose que l'assemblage en pièce sur pièce s'est imposé de façon spontanée. En effet, les secousses sismiques qui se produisaient fréquemment dans la région auraient rendu vulnérable toute construction érigée en pierre. Le bâtiment pièce sur pièce offrait une bonne résistance car il ne présentait pas de points de déformation pouvant provoquer des dommages importants à la maison. Néanmoins, la grande popularité du bois dans le domaine architectural s'explique aussi par l'abondance de la matière ligneuse dans la région charlevoisienne.³

Malgré une influence étrangère déterminante pour l'évolution architecturale à Baie-Saint-Paul on remarque une certaine continuité des coutumes françaises pour l'implantation de la maison.

UN VILLAGE NAISSANT

À la fin du régime français, Baie-Saint-Paul ne constitue pas encore un village au sens propre du terme. Pehr Kalm, un botaniste suédois qui réalisa un voyage d'étude dans la région à l'été 1749 remarquait alors que les maisons étaient assez éparpillées les unes des autres sans former de véritable noyau.⁴

À cette date, on suppose que l'habitude d'ériger les maisons en bordure des chemins n'était pas encore véritablement éta-

blie. Ces dernières étaient donc construites sur le lot, un peu au hasard des circonstances. La situation en «dents de scie» qui caractérise une partie des bâtiments de la rue Fafard démontre bien cette caractéristique. «Sauf dans le cas de la préexistence de l'habitat sur le chemin, les maisons s'orientent en fonction de la route.»⁵

Également, selon la situation géographique du lot à l'intérieur de la vallée, celui-ci pouvait être aligné en direction du fleuve ou en direction de la rivière. L'aménagement des bâtiments s'était ainsi réalisé dans une sorte de désordre involontaire. Ces derniers se retrouvaient néanmoins construits parallèlement à la ligne

frontale du lot; la façade de la maison étant presque toujours alignée en direction du fleuve ou de la rivière.

Cependant, l'usage relativement ancien des chemins Saint-Jean-Baptiste et Saint-Joseph devait contribuer à modifier cette situation. Situés respectivement à l'ouest et à l'est de la rivière du Gouffre ces tracés épousaient plus ou moins parfaitement les contours de ce cours d'eau dans une direction nord-sud. Les délimitations définitives de ces chemins en 1730 et en 1747 favorisèrent une orientation des bâtiments en fonction de la route.

Les chemins Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste regroupèrent très rapidement les principales activités du village naissant. L'église et les ateliers d'artisans comme les forges, tanneries ou moulins se retrouvaient généralement près de ces deux artères. À la fin du XVIII^e siècle, la localité de Baie-Saint-Paul était principalement composée de travailleurs de la terre.

À la même époque, la paroisse de Baie-Saint-Paul connaissait une forte poussée démographique. L'essor normal de la population créait néanmoins une situation problématique en raison notamment de la faible superficie de la vallée du Gouffre. De façon générale, les terres ne suffisaient plus aux besoins de la population. Plusieurs activités de subsistance s'imposèrent progressivement et vinrent combler les manques provoqués par l'agriculture. La pêche, la construction navale et la vie maritime se présentaient alors comme des alternatives intéressantes.

Autrefois, la place de l'église se situait au carrefour de trois routes principales. Depuis 1905, en dépit des changements et des transformations de l'époque moderne, l'ancien palais de justice borde toujours aussi fièrement cet emplacement unique.



BAIE-SAINT-PAUL, UN CHEF-LIEU RÉGIONAL

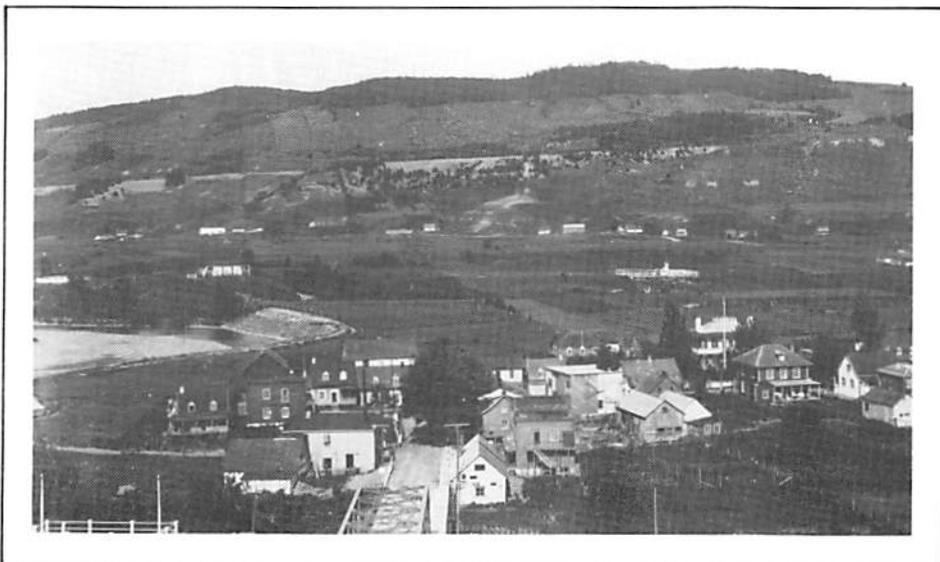
À partir du premier quart du XIXe siècle, Baie-Saint-Paul tend à s'affirmer de plus en plus comme un centre de services. Le village progresse d'ailleurs rapidement durant cette période. À cette époque, comme les terres de la vallée sont pour la plupart profondément morcelées, les jeunes qui n'émigrent pas tendent généralement à s'établir au village, tout près de la demeure familiale. Cette situation insufflé un certain dynamisme dans la localité. Plusieurs boutiques apparaissent ici et là le long des rues Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste et évoluent simultanément avec l'intensité du commerce maritime.

D'autre part, l'activité commerciale du village de Baie-Saint-Paul peut aussi être associée à l'ouverture du chemin des Caps en 1816. Ce tracé, d'un caractère périlleux en raison de sa topographie accidentée, reliait néanmoins la ville de Québec à la région de Baie-Saint-Paul; il conférait surtout à cette localité le statut de «porte d'entrée» sur la région charlevoisienne. Du centre du village les rues Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste représentaient les principales voies d'accès vers le plateau des Éboulements et le village de Saint-Urbain. Cette situation stratégique contribuait certes à accroître l'importance économique de Baie-Saint-Paul.

L'INFLUENCE AMÉRICAINE

Le milieu du XIXe siècle représenterait également une date charnière dans l'évolution architecturale de Baie-Saint-Paul. Très rapidement, des influences étrangères inspirent de nouveaux modèles et suggèrent de nouvelles techniques de cons-

Avant l'ouverture du boulevard Leclerc en 1966, plusieurs ateliers d'artisans de la rue Saint-Joseph s'entassaient tout près de l'ancien pont de fer.



Les matériaux utilisés pour le recouvrement de ce bâtiment représentent avec justesse les différentes influences qui se sont imposées dans la région à partir du milieu du XIXe siècle. Depuis 1973, ce bâtiment n'est plus qu'un souvenir. La construction du pont Leclerc ordonnait alors sa démolition.

truction. Par exemple, la grande vogue américaine des toits mansards se propagea très vite dans l'ensemble de la région charlevoisienne et plus particulièrement à Baie-Saint-Paul. Le village possède encore de magnifiques exemples de ces toitures aux versants brisés qui furent largement popularisées par le célèbre peintre Clarence Gagnon au début du siècle.⁶

Les commodités appréciables proposées par ces modèles d'inspiration américaine motivaient grandement la popularité des toits mansards. La forme de ces toitures favorisait effectivement une pleine utilisation de l'étage supérieur. Comparativement aux toitures à pignon traditionnelles,

la perte d'espace de l'étage supérieur disparaissait presque complètement avec les toits mansards. Cette situation s'avérait très avantageuse, surtout pour les grosses maisons.

Toutefois, malgré les modes et les influences extérieures, l'architecture traditionnelle conserve encore un intérêt certain. On remarque cependant un déclin prononcé pour l'utilisation des recouvrements traditionnels comme le bardeau de cèdre ou la chaux. Aux environs de 1870, l'opération d'une briqueterie non loin de l'embouchure de la rivière du Gouffre devait favoriser une utilisation grandissante de ce matériau. La brique du pays, comme on se plaît encore à l'appeler, était fabriquée localement avec la terre glaiseuse qui compose le sol de la Baie-Saint-Paul. Quelques années plus tard, l'introduction de la tôle sur le marché devait également favoriser un nouveau style de recouvrement, surtout pour les toitures.

UN CARACTÈRE BIEN DÉFINI

De façon générale, les changements survenus au milieu du XIXe siècle allaient de pair avec l'introduction d'outils nouveaux comme le clou et une diffusion grandissante de modèles architecturaux plus modernes.⁷ On assiste alors à une mode beaucoup plus prononcée de la personnalisation de l'habitat.

Avec le temps, la demeure familiale avait grandement évolué. De simple abri contre les intempéries la maison était devenue une sorte d'aménagement pouvant illustrer le statut social des occupants. La hauteur

du bâtiment, sa superficie, ses recouvrements, ainsi que la présence de nombreux éléments décoratifs, deviennent des marques à la fois distinctives et révélatrices.

Certains secteurs de Baie-Saint-Paul illustrent parfaitement les quelques différences qui peuvent exister entre les regroupements d'habitations du village. Par exemple, plus à l'est, le quartier Saint-Joseph apparaît beaucoup plus modeste lorsque comparé avec les bâtiments plus rutilants des rues Fafard et Saint-Jean-Baptiste.

Sur cette dernière artère, plusieurs bâtiments près du centre possèdent une vocation commerciale. Ils apparaissent également plus massifs et sophistiqués que les bâtiments strictement résidentiels qui sont situés plus au nord de la rue.

Dans le centre, construits autour de l'église, la plupart des bâtiments institutionnels et commerciaux de grande envergure comme les couvents, le presbytère ou le palais de justice contribuent à accentuer l'importance symbolique du temple paroissial. Cet aménagement bien particulier qui caractérise la place de l'Église illustre une certaine continuité avec la tradition française.

De façon générale, à partir du milieu du XIXe siècle et pendant plus d'un siècle, le village de Baie-Saint-Paul a conservé une image presque statique. On voit bien apparaître de nouvelles rues mais ces dernières ne transforment pratiquement pas la trame urbaine de Baie-Saint-Paul. Ces rues sont généralement tracées de façon perpendiculaire à la rue Saint-Jean-Baptiste et les maisons qui y sont construites maintiennent l'aspect visuel des anciennes rues de Baie-Saint-Paul. Pensons par exemple aux rues Saint-Adolphe, Saint-Édouard ou Morin.

Pendant cette période, le village de Baie-Saint-Paul parvient à maintenir une certaine importance régionale. C'est un chef-lieu de services qui regroupe les principales écoles d'enseignement supérieur ainsi qu'un hôpital pour déficients mentaux. Les habitants quant à eux continuent à oeuvrer dans les secteurs de l'agriculture et de la forêt et plusieurs d'entre eux s'engagent aussi dans les différentes activités reliées à la vie maritime. L'hôpital Sainte-Anne et les quelques établissements commerciaux emploient aussi un bon nombre de citoyens.

Cependant, plusieurs jeunes se voient contraints de quitter la région à cause d'un manque chronique de ressources au niveau de l'emploi. Loin de diminuer, cette situation ira d'ailleurs en s'amplifiant avec les années.

LA MODERNITÉ

Pour ce qui est de la trame urbaine de Baie-Saint-Paul, il faut surtout attendre le début des années soixante-dix pour connaître un changement majeur dans le paysage de cette localité. L'élargissement de la rue Saint-Jean-Baptiste de même que l'ouverture d'une rue parallèle à celle-ci viennent transformer presque radicalement le tissu urbain du village. L'ère du modernisme et des démolitions fait son apparition.

Durant cette période de modernité, plusieurs bâtiments de grande valeur sont détruits afin de céder la place à de nouvelles infrastructures routières. La disparition du poste d'incendie et des bâtiments résidentiels et commerciaux situés près de l'emplacement du nouveau pont sont des exemples particulièrement éloquentes.

Outre les modifications urbaines qui furent apportées à l'amélioration du réseau routier, on assiste aussi à une certaine dévalorisation du patrimoine architectural. Souvent, de magnifiques demeures anciennes sont complètement rasées ou modifiées de façon irrémédiable afin de faire place à des structures plus modernes. Les exemples de l'Académie, de la caisse populaire et du bureau de poste illustrent bien cette situation.

Malgré tout, la trame urbaine traditionnelle de Baie-Saint-Paul conserve un niveau de préservation très acceptable. Les nombreux bâtiments demeurés en place parviennent à témoigner de l'évolution

architecturale et historique du village de Baie-Saint-Paul.

Toutefois, la survie de ces éléments déterminants demeure extrêmement précaire. Les besoins de changement pour des ouvertures plus pratiques ou des revêtements industrialisés constituent aujourd'hui les principales menaces pouvant altérer le patrimoine bâti.

Bien sûr, nul n'est à l'abri des modes et des nouvelles influences, néanmoins, une nécessaire prise de conscience parviendrait sûrement à orienter nos choix individuels et collectifs d'une façon beaucoup plus rationnelle. Cette conscientisation serait respectueuse de nos acquis, de nos valeurs et de notre vécu.

1- John Knox, notes... cité dans Jean-Paul Médéric-Tremblay. Tout un été de guerre, La conquête anglaise vue de la Baie Saint-Paul 1735-1785, Baie-Saint-Paul, Société d'histoire de Charlevoix, 1986, p. 48.

2- Georges-Pierre Léonidoff, L'architecture domestique de Charlevoix: le contexte évolutif et les granges-étables, Thèse de maîtrise, Université Laval, 1979, Tome I, p. 225.

3- Ibid., pp. 24-26.

4- Pehr Kalm, Journal de route... cité dans Jacques Rousseau, Guy Béthune, Pierre Morisset, Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, Traduction annotée du journal de route, Montréal, Pierre Tysseyre, 1977, p. 388.

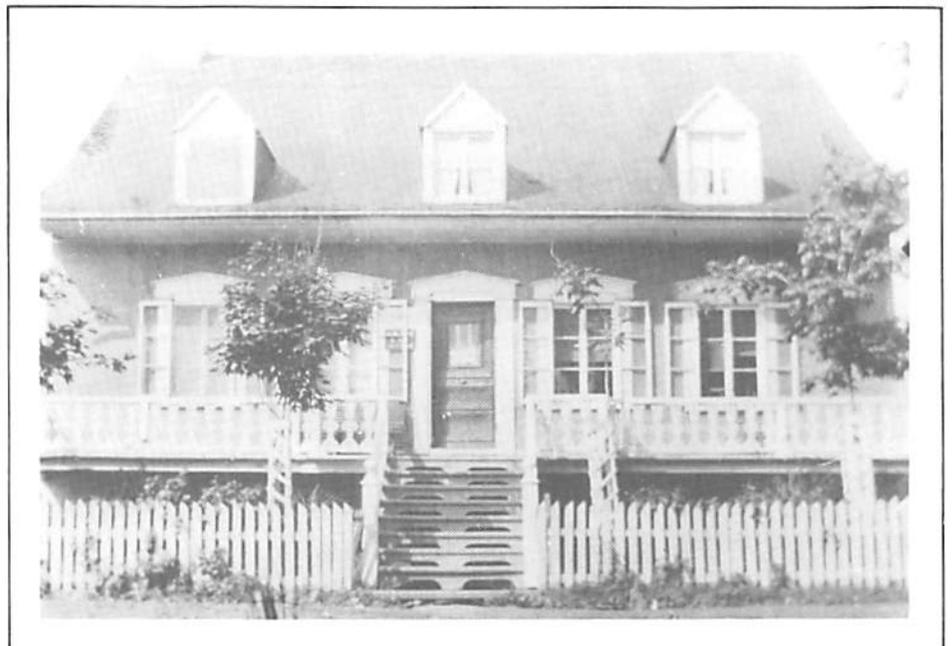
5- Léonidoff, op. cit., p. 85.

6- René Boissay, Clarence Gagnon, La Prairie, Marcel Broquet, 1988, p. 162. (Coll. «Apogée»)

7- Léonidoff, op. cit., p. 220.

Conclusions générales tirées d'un rapport de recherche effectué pour la ville de Baie-Saint-Paul avec l'aide du ministère des Affaires culturelles du Québec et du programme Rues principales.

Cette demeure cossue de la rue Saint-Jean-Baptiste fut démolie en 1979 pour construire un édifice à bureaux multifonctionnel.



Le légendaire père Chouinard

Diane Perron-Boulianne

Peut-être avez-vous déjà rencontré sur votre chemin un de ces personnages, original, empreint de mystères et qui vous a laissé le goût de l'aventure, Le père Chouinard était de ceux-là. Pour ma part, je l'ai vu une fois et ne l'ai jamais oublié.

Reportons-nous donc vers 1930 par un printemps venteux sur les berges du Saint-Laurent où une maison, celle de la famille Ouellet se parfume à l'odeur du capelan frais, pris dans leur pêche à fascines, qui rôtit sur le poêle à bois.

Soudain, on frappe à la porte!

– «Entrez» répond le maître de céans.

La porte s'ouvrit sur une pièce d'homme de six pieds au moins mais ce n'était pas sa grandeur que l'on remarquait surtout, mais ses cheveux longs, blonds qui ondu-laient comme les vagues du fleuve et son menton qui disparaissait sous une épaisse barbe rousse. En 1930, ceux qui portaient barbe et cheveux longs étaient rares et leur vue inquiétait.

– Ah non, pas un quêteux, n'était-ce pas plutôt un malfaiteur?

Ce qui était mystérieux, d'où venait-il? Sûrement pas par le petit sentier.

Après que l'on se fut apprivoisé, Charles Chouinard raconta que le «nordet» l'avait rejeté lui et sa barge sur la rive et qu'il avait l'intention, avec la témérité de ses vingt quelques années, de se rendre à Terre-Neuve en ramant. Il demanda la permission de se tenter sur la grève pour la nuit puisque le lendemain il repartirait de bonne heure.

Les Ouellet acceptèrent et l'invitèrent donc à partager une poêlonnée de ce délicieux poisson.

Chouinard repartit à la brunante, d'un grand pas assuré vers sa tente, comme si le monde lui appartenait, ignorant que par la fenêtre plusieurs paires d'yeux l'accompagnaient.

Le lendemain, plus de trace de cet inconnu comme si le fleuve qui l'avait rejeté l'avait ensuite avalé.

On l'avait oublié lorsque au printemps suivant, un point au large s'avancit lentement, on reconnut Chouinard qui ramait d'une façon contraire aux rameurs de l'endroit car ses avirons étaient joints à l'embarcation par des tolets à l'envers des leurs. Sa barge traînait un canot plein de

bagages. Lorsqu'il eut posé le pied sur le sable et qu'il eut amarré ses voitures d'eau, à ceux de la famille Ouellet qui étaient venus à sa rencontre, il raconta son voyage à Terre-Neuve. Il brava le vent, la pluie et le soleil mais on n'a jamais su s'il s'était vraiment rendu.

– «Pouvez-vous me loger pour quelques jours?» demanda Chouinard.

– «Bien sûr» répondit-on.

Il y demeura 2 à 3 jours couchant dans le grenier. Ce n'était pas la charité qu'il demandait puisqu'il laissait un peu d'argent et quand il n'en avait pas il essayait de vendre des choses qui lui appartenaient.

Sa famille d'accueil apprit à le connaître un peu mieux. Chouinard était né au Lac Saint-Jean où sa mère y vivait toujours. Par contre on ne sut jamais s'il était marié mais chose certaine il demeurait à Québec. Il ne pratiquait, semble-t-il, aucune religion puisque les dimanches à l'heure de la messe, il partait à grandes enjambées dans les bois et ne revenait qu'à l'heure du dîner en disant «j'ai été admiré les oiseaux».

Un dimanche soir où il y avait veillé chez les Ouellet, plusieurs «jeunesses» s'y étaient rassemblés lorsque notre bonhomme affirma qu'il tirait la bonne aventure. Certains incrédules, payèrent tout de même un dollar pour connaître ce que serait leur avenir. Plusieurs y découvrirent qu'ils avaient mal au foie... Chouinard

gagnait-il sa vie avec ça? On a dit que, visitant d'autres villages, on lui interdisait de lire l'avenir puisque ce n'était que superstition.

Cette fois-ci il repartit en autobus, laissant tout son attirail chez les Ouellet.

Il revint presque tous les ans pendant une quinzaine d'années, posant sa tente ici et là dans le village où les habitants s'habituaient à le voir, l'appelaient gentiment le père Chouinard. Ceux-ci s'en inquiétèrent parce que leur vagabond fut près de quatorze ans sans venir hanter leur quotidien.

C'est pour ça que le cadet de la famille Ouellet, lorsqu'il le vit descendre par le petit sentier, lui qui n'avait jamais vu le père Chouinard, se sauva en pensant sans doute au «bonhomme sept heures» dont on lui avait tant parlé. D'ailleurs tous les enfants le craignaient.

Le père Chouinard ne vient plus dans le village. Qu'est-il devenu? Sa vie cache-t-elle un secret?

Bien sûr, j'aurais pu intensifier mes recherches et démystifier cette légende, mais de nos jours où l'on essaie de tout expliquer et de tout comprendre, on oublie trop souvent de se laisser bercer par l'imaginaire, le mystérieux ou le légendaire.



Hommage aux cinq Grands de Charlevoix



Les textes sur les 5 Grands de Charlevoix ont été rédigés par Serge Gauthier pour l'Association des Anciens et Anciennes de Charlevoix. La parution de cet hommage a aussi été rendu possible grâce à la collaboration de:

- Monsieur Charles-Eugène Rochette (Roche Ltée, Groupe-Conseil)
- La Papeterie Saint-Gilles
- Le Parti Libéral du Québec (Circonscription de Charlevoix)

La nomination des 5 Grands de Charlevoix est une initiative prise par l'Association des Anciens et Anciennes de Charlevoix.

**ALLOCUTION
DU PRÉSIDENT DU COMITÉ DE SÉLECTION
DE L'ASSOCIATION DES ANCIENS ET ANCIENNES DE CHARLEVOIX
MONSIEUR CYRIL SIMARD**

prononcée au Manoir Richelieu

Pointe-au-Pic

le 24 juin 1989

Grands de Charlevoix et futurs Grands de Charlevoix,
Monsieur le Ministre,
Monsieur le Député,
Autorités civiles de Charlevoix,
Distingués invités d'honneur,
Chers amis de Charlevoix,
Mesdames et Messieurs,

C'est une vertu bien généreuse que la reconnaissance, disait Virgile. Elle honore tout autant les honorants que les honorés.

Nous voilà donc tous comblés, gens de Charlevoix, qui sommes ici réunis pour célébrer la reconnaissance par cet événement des «Grands de Charlevoix», célébrer les plus valeureux parmi les nôtres, les plus célèbres.

C'est donc avec une grande fierté que j'ai accepté l'honneur de présider le Comité de sélection, honneur que j'ai partagé avec mon ami Normand Harvey et le fougueux et compétent président de notre Association (l'ADAAC), monsieur Louis Villeneuve.

Cette responsabilité, cette tâche ne fut point un travail. Elle fut à la fois un plaisir et une découverte, tant il fut agréable d'entendre dire, en si peu de temps, autant de bien et de si belles choses sur les gens et les personnes aimées de Charlevoix. Et il y en a tant et tant. Vous êtes de ceux-là. La forêt de Charlevoix est dense mes amis, immense et somptueuse mais il fallait choisir parmi les plus grandes cimes de cette prodigieuse forêt.

- Pour rendre hommage à la terre, à nos pères qui ont marqué ce pays de leurs peines et de leurs joies, l'Association a choisi d'honorer cette année un des leurs et une de leurs filles, «nés natis de Charlevoix».
- Pour honorer le travail et la persévérance de leur contribution au développement de Charlevoix et de leurs concitoyens et qui devait avoir marqué notre milieu.
- Pour témoigner de notre fierté, nous avons choisi des Charlevoisiens dont la visibilité et le rayonnement ont projeté notre image partout avec dignité.

Voilà les trois critères principaux qui ont prévalu à ce choix dans chacun des champs d'activités suivants:

- *Le domaine politique*, courte-pointe en rouge et bleu, fédéral provincial.
- *Le domaine culturel et des sciences humaines*, où se côtoient ici tant artistes, créateurs, écrivains, musiciens, historiens et ethnologues.
- *Le domaine économique*, alliance heureuse entre l'expertise technique et l'excellence dans les affaires.

De plus, l'Association a décidé de célébrer chaque année, à titre posthume, un grand nom qui a fait honneur à sa collectivité. Ce soir, cet hommage sera présenté à une Grande Charlevoisienne qui a profondément marqué notre monde de l'enseignement, Laure Gaudreault.

Enfin, je remercie donc, à l'avance, les quatre premiers Grands de Charlevoix qui sans doute voudront ce soir léguer une pensée, un rêve, un projet, pour le Charlevoix de demain.

En vous félicitant, je vous témoigne toute mon admiration personnelle et je vous prie d'agréer, au nom de mes collègues et amis de Charlevoix, au nom de toute la collectivité, l'expression de ma fierté.

- Charlevoix, Terre de nos aïeux.
- Charlevoix, Terre de reconnaissance.

Nous connaissons déjà leurs noms, proclamons-les maintenant «Grands de Charlevoix».



Madame Laure Gaudreault

obtenir un salaire minimum de \$300.00 par année et d'abaisser à 20 ans le nombre d'années de service pour obtenir une pension de retraite!

Le mouvement lancé à La Malbaie prend rapidement de l'ampleur. En juillet 1937 un premier Congrès de la Fédération Catholique des Institutrices rurales (F.C.I.R.) se tient à La Malbaie. Cette fédération naissante regroupe alors 13 associations provenant de 30 comtés. Madame Laure Gaudreault devient à ce moment la première syndicaliste rémunérée au montant de \$450.00 par année.

L'image bucolique de l'école de rang d'autrefois revient parfois à la mémoire des plus âgés. Cependant, le charme désuet de la petite école de rang fait quelquefois oublier que cette époque que l'on surnomme parfois «le bon vieux temps» ne s'avérait pas toujours aussi facile à vivre qu'on pourrait l'imaginer. Car ce fut aussi une époque où les institutrices rurales peinaient dans des classes surpeuplées pour une bien maigre pitance. Elle connaissaient souvent une vie d'isolement et de renoncement, sans parvenir à être reconnue vraiment à leur juste valeur. C'est ce bon vieux temps-là que madame Laure Gaudreault s'efforça de changer!

Native de La Malbaie mais plus précisément du secteur de Snigolle aujourd'hui rattaché à Clermont, madame Laure Gaudreault fut une brillante élève qui obtint le Prix Prince de Galles – alors la plus haute décoration à être décerné dans les institutions d'enseignement du Québec – de même que la Médaille d'or d'enseignement pratique. Dès l'âge de 16 ans, elle est nommée institutrice à l'école numéro 1 du Village de Les Éboulements. Elle se voyait alors octroyé comme rémunération annuelle la somme plutôt modeste de \$140.00! Après deux ans d'enseignement aux Éboulements elle va enseigner à Clermont dans sa paroisse d'origine. Cependant, madame Gaudreault choisit en 1920 d'aller oeuvrer dans une école du Lac-Saint-Jean à Saint-Coeur-de-Marie. Elle recevait alors un salaire un peu plus élevé de \$300.00 par an!

Sans doute quelque peu lassée des dures conditions faites aux institutrices rurales, madame Gaudreault quitte l'enseignement pour oeuvrer quelques années dans le journalisme écrit. Elle travaille pour le compte du journal «Le Progrès du Saguenay» où elle est chargée de deux chroniques «Le Coin des enfants» et «Au foyer». Elle signe aussi sous le pseudonyme «Cousine Laure» une chronique régulière destinée aux institutrices rurales. Elle revient toutefois dans Charlevoix en 1932 pour enseigner à La Malbaie (École de Rivière-Mailloux), après avoir été journaliste durant dix années.

C'est à compter de 1936, que madame Laure Gaudreault se donne pour objectif de réunir les institutrices rurales afin d'améliorer éventuellement leurs conditions de travail. Elle fonde le 2 novembre 1936 à La Malbaie, l'Association Catholique des Institutrices rurales (A.C.I.R.) dont elle est élue secrétaire. Les objectifs de ce premier syndicat étaient notamment:

Au fil des ans, le travail acharné de madame Gaudreault fait émerger les conditions offertes aux institutrices rurales du véritable moyen-âge où elles se maintenaient jusqu'alors. Les luttes menées contre le gouvernement provincial du temps s'avèrent souvent épiques. Ainsi, madame Gaudreault s'imposa comme une syndicaliste dotée d'un tempérament fort énergique. Elle racontait elle-même que lors de ses rencontres avec monsieur Maurice Duplessis, premier ministre québécois du temps, la discussion devenait souvent très ferme. Madame Gaudreault appliquait donc le principe suivant face à ce redoutable adversaire: si monsieur Duplessis frappait un coup de poing sur la table, moi, disait-elle, je frappais les deux! Les résultats se passent de commentaires et il suffit de retenir deux acquis majeurs pour s'en convaincre: en 1958, le congédiement obligatoire des institutrices à la fin de l'année scolaire était aboli; en 1959, le salaire minimum légal faisait un bond prodigieux de \$600,00/an à \$1,500,00/an!

Même après sa retraite de la vie syndicale et de l'enseignement, madame Gaudreault demeura fort active. Elle consacra les dernières années de sa vie à améliorer le sort difficile fait aux enseignants retraités. Elle fonda ainsi l'Association des enseignants retraités en 1961. Elle s'occupa de cette oeuvre jusqu'en 1974, soit quelques mois avant sa mort survenue le 22 janvier 1975 alors qu'elle était âgée de 85 ans.

Il faut rappeler que l'oeuvre syndicale de madame Gaudreault a permis la naissance d'un syndicalisme enseignant au Québec. L'histoire la consacre donc comme la fondatrice effective de ce qui s'appelle aujourd'hui la Centrale des enseignants et enseignantes du Québec (C.E.Q.). Elle permit, grâce aux luttes qu'elle a menées, aux enseignants du Québec de constituer désormais une profession digne de respect et dont les conditions de vie sont aujourd'hui plus acceptables.

Madame Laure Gaudreault peut encore inspirer le respect de tous les charlevoisiens. Son travail de pionnière constitue un acquis social de grande valeur. Madame Gaudreault nous rappelle l'importance d'un enseignement de qualité pour notre jeunesse. Elle nous montre toujours le vrai sens du mot solidarité et elle nous invite tous, à titre de Grande de Charlevoix (posthume), à bâtir dans notre milieu une société juste, soucieuse des petits et fière de promouvoir la connaissance et le savoir pour le plus grand bénéfice de toute la communauté.

Monsieur Martial Asselin

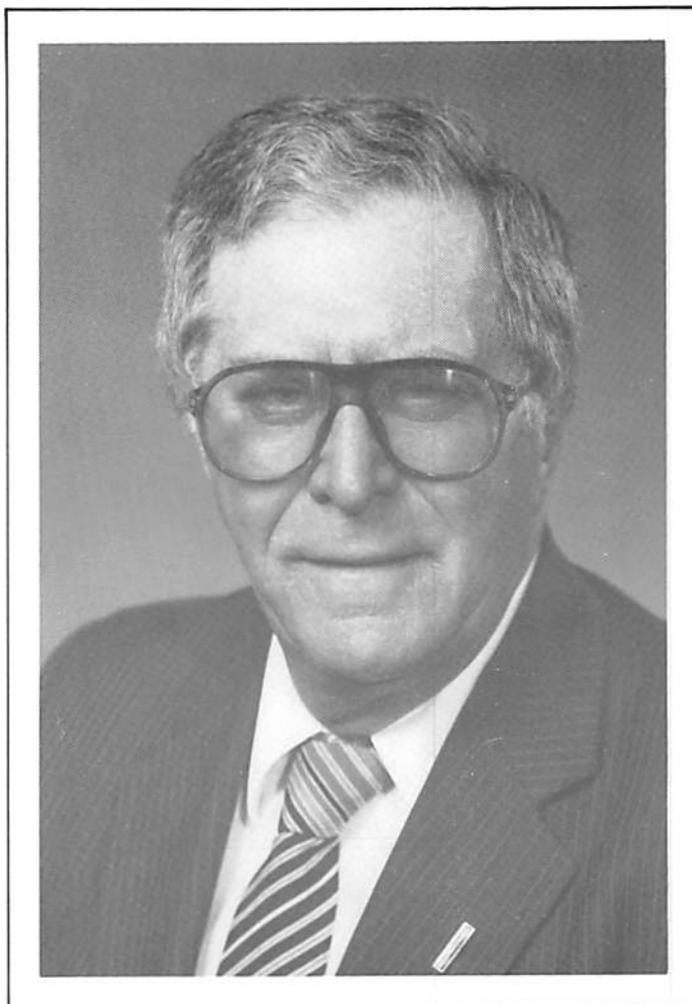
L'Honorable Martial Asselin naît à La Malbaie en 1924. Il fait des études à l'Académie Saint-Étienne de La Malbaie, au Séminaire de Chicoutimi et à l'Université Laval de Québec. Il est admis au Barreau de Québec en 1951. Il choisit d'exercer sa profession d'avocat dans sa paroisse natale de La Malbaie.

Monsieur Asselin s'implique grandement au sein de la communauté de La Malbaie. Il devient maire de cette municipalité en 1957. Il occupe ce poste jusqu'en 1963. Durant la même période, il est invité à représenter le parti conservateur à l'élection fédérale de 1958. Il est élu député de Charlevoix à la Chambre des Communes. Réélu à l'élection de 1962, il est nommé ministre des Forêts dans le cabinet du Très Honorable John Diefenbaker le 18 mars 1963. Toutefois il n'occupe ce poste que durant quelques mois, puisqu'il subit la défaite aux mains du candidat créditiste à l'élection de 1963.

Cet échec n'entraîne cependant pas la fin de sa carrière politique. En effet, il se représente à nouveau à l'élection de 1965 et il redevient député fédéral de Charlevoix. Il siège désormais en tant que membre de l'opposition officielle à la Chambre des Communes.

Monsieur Asselin conserve son siège de député de Charlevoix à l'élection de 1968, alors que le pays tout entier est séduit par une vague libérale déferlante connue sous le nom de «Trudeumanie». Cette élection fut à ce point serrée dans Charlevoix qu'un débat télévisé fut organisé entre les candidats. Monsieur Asselin se présenta comme prévu au studio de télévision, mais cependant l'aspirant libéral brillait par son absence! Devant la déception des organisateurs, monsieur Asselin suggéra de placer une chaise vide devant lui pour la durée de l'émission afin de bien illustrer la défection de son adversaire. Le réalisateur accepta la proposition. L'effet fut à ce point marqué qu'il ne manqua pas de favoriser la réélection de monsieur Asselin lors de cette difficile élection de 1968!

Il va sans dire que le courage et la ténacité politique de monsieur Asselin ont sûrement influé sur le fait qu'il eut l'honneur d'être nommé sénateur conservateur par le premier ministre libéral monsieur Pierre-Elliott Trudeau. Cette fonction prestigieuse lui a valu le privilège de représenter le Canada à l'étranger dans diverses conférences internationales. En mai 1979, durant le bref gouvernement dirigé par monsieur Joe Clark, monsieur Asselin est nommé ministre d'état chargé de l'agence canadienne de développement international et de la francophonie. Lors du retour au pouvoir du parti conservateur en 1984, il est nommé vice-président du sénat canadien.



À travers ces multiples fonctions prestigieuses, monsieur Asselin a su demeurer proche des gens de Charlevoix. Il n'a pas hésité à s'impliquer notamment dans le Club Lions de Clermont - La Malbaie - Pointe-au-Pic. Il a aussi agi comme président du conseil d'administration du Domaine Forget de Saint-Irénée. Monsieur Asselin réside d'ailleurs une bonne partie de l'année à Pointe-au-Pic.

Gravement éprouvé par l'incendie de sa demeure le 8 janvier 1969, où il perdit son épouse et deux de ses enfants, monsieur Asselin est parvenu à traverser cette épreuve avec un courage qui a ému l'ensemble de la collectivité charlevoisienne. Homme de coeur et d'engagement, le Sénateur Martial Asselin a mené une carrière exemplaire qui nous permet d'affirmer qu'il constitue un grand de Charlevoix qui a su faire honneur à notre région.

Monsieur Charles-Eugène Rochette



Conseil Roche Ltée dont il devient le Président en 1973. Notons qu'en 1980 sa firme prend le nom de Roche Ltée, Groupe-Conseil. Elle constitue aujourd'hui l'une des plus importantes firme d'experts-conseil du Québec. Elle comprend 32 divisions et quelques 600 employés. Monsieur Rochette est le président du conseil d'administration depuis 1980.

Spécialisée dans le secteur de l'urbanisme, de l'environnement, du génie maritime, du génie rural, de l'hygiène industrielle, du génie forestier, de l'agriculture et du génie minier entre autres, la firme Roche Ltée, Groupe-Conseil jouit d'une réputation enviable à la grandeur de notre pays et même à l'extérieur du Canada. Cette réussite est un motif de fierté et l'on peut dire qu'elle a émergé de notre région, d'où elle tient en quelque sorte son origine.

Il faut dire aussi que monsieur Rochette est demeuré fort attaché à Charlevoix. Il y possède notamment une résidence secondaire à La Malbaie. De plus, il ne craint pas de s'impliquer au sein d'organismes et d'institutions du milieu. Actif plus particulièrement dans l'administration du Club de Golf Murray Bay et Président de la Fondation du Centre Hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie depuis 1985, monsieur Rochette sait mettre beaucoup d'énergies pour appuyer des causes sociales dans sa région natale. Il ne manque pas d'aider à l'occasion les gens de Charlevoix lorsque certains d'entre eux postulent pour un emploi au sein de sa firme. Comme monsieur Rochette le déclare lui-même si un candidat (ou candidate) origine de Charlevoix il (ou elle) a déjà un pied dans la porte! Ces simples faits démontrent bien que monsieur Rochette continue d'être proche des gens de Charlevoix.

Il va s'en dire que Charlevoix n'est plus le lieu peu accueillant qu'a décrit le Gouverneur de Trois-Rivières en 1663. À ce titre, il importe de considérer que monsieur Charles-Eugène Rochette s'est fermement engagé depuis 1948 en tant qu'ingénieur à faire apparaître une modernité certaine dans notre région. Son esprit de bâtisseur en fait un grand de Charlevoix qui rayonne au-delà de notre milieu pour la plus grande fierté de ceux qui souhaitent l'avancement véritable de notre région.

La région de Charlevoix constitue depuis son origine un lieu difficile pour l'établissement humain. Dès 1663, le Gouverneur Pierre Boucher de Trois-Rivières déclare que «le pays est tout inhabitable, estant tout à fait escarpé...» En conséquence, il ne faut peut-être pas s'étonner, que ce territoire presque demesuré qu'est Charlevoix, ait vu naître en son sein en 1922, l'un des ingénieurs les plus réputés du Québec soit monsieur Charles-Eugène Rochette.

Monsieur Rochette est natif de Pointe-au-Pic. Il fit des études à l'académie de Québec (de 1936 à 1942), puis à l'Université Laval où il obtint un Baccalauréat en sciences appliquées en 1948. Membre de l'Ordre des Ingénieurs, monsieur Rochette exerce d'abord sa profession dans Charlevoix. Il est alors à l'emploi de deux bureaux d'ingénieurs-conseil et aussi ingénieur pour la ville de La Malbaie (de 1948 à 1963). Il participe ainsi à de nombreux projets qui ont tous à leur manière façonné quelque peu le visage moderne de Charlevoix.

Monsieur Rochette s'établit à Québec en 1963. Il oeuvre d'abord au sein de la firme Picard, Rochette et Associés (de 1963 à 1965). Il dirige ensuite la firme d'ingénieurs Charles E. Rochette et Associés et il fonde Les Laboratoires Sanitaires de l'Est inc. (de 1965 à 1967). Il met sur pied le Groupe-

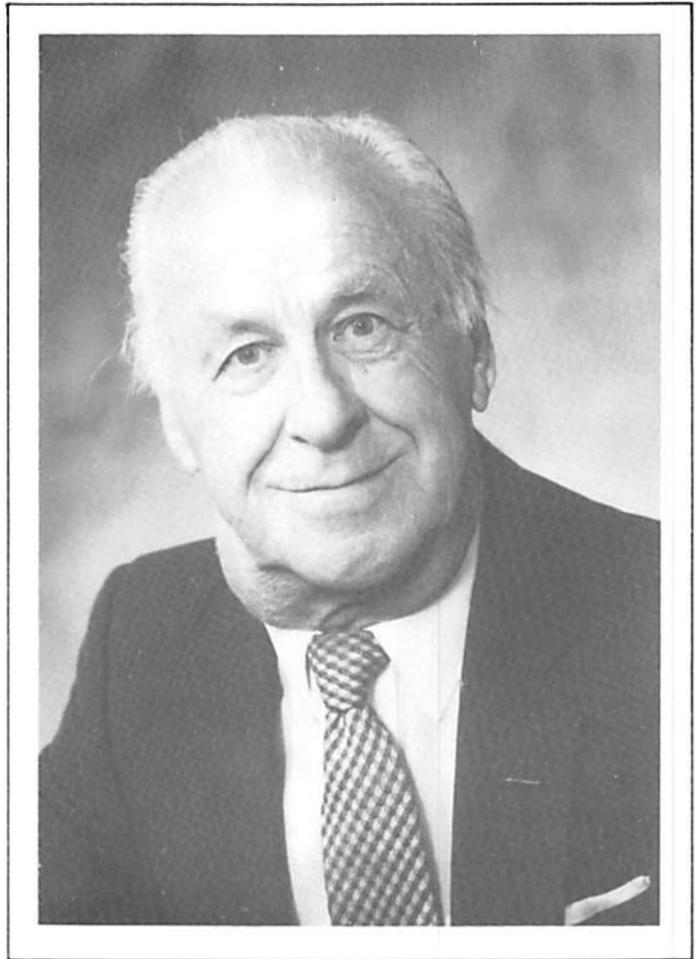
L'abbé Jean-Paul Médéric Tremblay

L'abbé Jean-Paul Médéric Tremblay s'impose à la fois comme un pasteur, un penseur, un philosophe, un historien régional, un pionnier dans le secteur de la généalogie, un précurseur dans le domaine des loisirs, un animateur social et bien sûr un enseignant. De fait, il semble que cette dernière vocation d'enseignant a en quelque sorte orienté toutes les autres: l'abbé Jean-Paul se présente comme un érudit qui a cherché à connaître, mais dans le but bien précis de diffuser ses abondantes connaissances.

Originaire de Baie-Saint-Paul, l'abbé Jean-Paul entreprend des études classiques au Petit Séminaire de Chicoutimi en 1934. Il entre au Grand Séminaire de cet endroit six ans plus tard. Il est ordonné prêtre à l'âge de 26 ans en 1944 dans sa paroisse natale de Baie-Saint-Paul. Dès lors, il entreprend une carrière qui se poursuivra durant 37 ans à titre d'enseignant au niveau collégial. Il sera professeur au Petit Séminaire de Chicoutimi de 1944 à 1967, puis au Collège de Sainte-Foy de 1967 à 1976 et finalement au campus Notre-Dame-de-Foy de Cap-Rouge de 1976 à 1983.

Plus particulièrement actif en tant qu'animateur auprès des jeunes, l'abbé Jean-Paul participe à plusieurs mouvements de jeunesse: les Équipiers de Saint-Michel fondé en 1942; à coeur-joie-en-montagne (le Balcon Vert), 1948; directeur et aumônier du cercle local de l'association de la jeunesse canadienne-française (A.J.C.); directeur-fondateur de l'Institut Albert Thomas (1958-1965); directeur de la Société d'études et de conférences pour les régions de Chicoutimi et du Lac-Saint-Jean (1959-1967); membre du Comité d'étude sur l'éducation physique, les loisirs et les sports (1961-1963); membre de la commission permanente de la Pastorale du Loisir (1965). Présent au sein de plusieurs sociétés savantes ou culturelles, l'abbé Jean-Paul fut notamment membre-fondateur de la Société d'histoire de Charlevoix et de l'Association des Tremblay d'Amérique.

Auteur de 14 ouvrages déjà parus en librairie, l'abbé Jean-Paul demeure aussi un écrivain chevronné qui sait s'exprimer dans une langue recherchée et cependant accessible au plus grand nombre de lecteurs possibles. Bien qu'elle comporte certains ouvrages spécialisés sur le loisir ou encore des oeuvres dont la portée est philosophique et chrétienne, la majeure partie des titres de la bibliographie de l'abbé Jean-Paul traite de l'histoire régionale de Charlevoix. Il importe de signaler au premier chef la trilogie qui comprend les parutions intitulées: *Les Seigneurs du Gouffre*, *Messieurs du Séminaire* et *Tout un été de guerre*. Celles-ci forment un tout cohérent qui raconte l'histoire de la région de Baie-Saint-Paul du passage de Jacques Cartier en 1535 jusqu'à la conquête anglaise de 1759. Il serait difficile aussi de négliger de souligner la somme exceptionnelle que constitue l'ouvrage intitulé *La Tremblay millénaire* (paru en deux tomes) qui s'impose comme l'instrument de référence par excellence de tous les Tremblay d'Amérique et d'ailleurs. Il faut donc dire sans chercher à ménager la modestie reconnue de l'abbé Jean-Paul qu'il se présente comme le premier historien régional de Charlevoix.



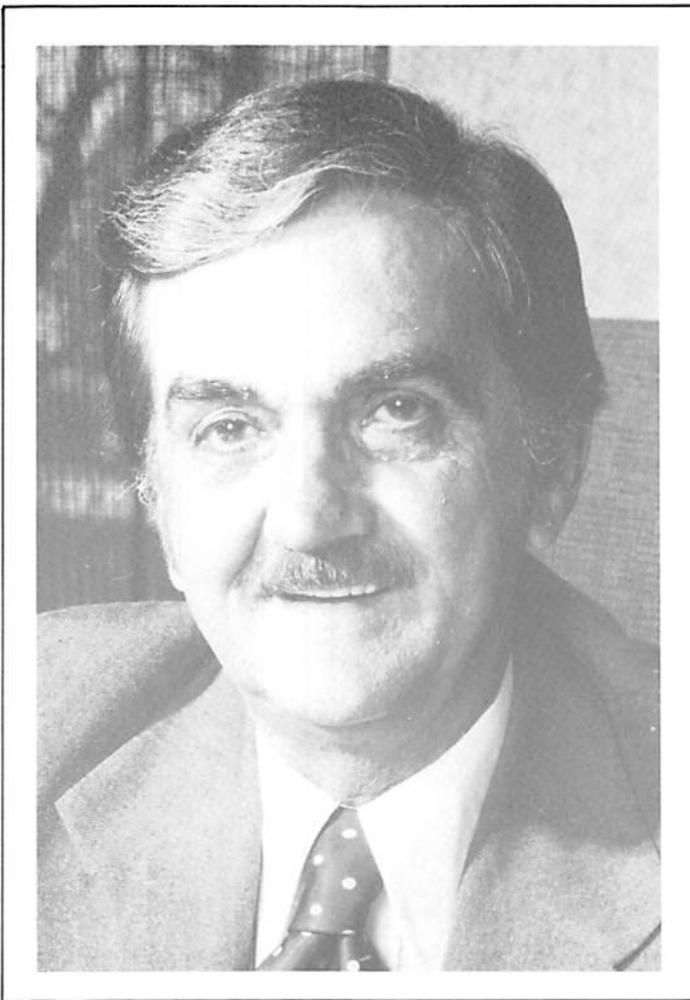
Ce fait permet d'affirmer que son oeuvre est un objet de fierté légitime pour tous les charlevoisiens.

Source intarissable de projets et d'idées, l'abbé Jean-Paul s'est avéré un précurseur dans le sens le plus vrai du terme. Toujours à l'avant-garde, il a parfois entravé les tentations à l'immobilisme de ses contemporains, mais en tous temps a su faire avancer les siens dans le respect du passé et dans un esprit de progressisme qui ne s'est jamais démenti. Laissons d'ailleurs l'abbé Jean-Paul s'exprimer à ce sujet:

*«Ce que j'ai fait, je l'ai entrepris parce que j'aimais cela. Je n'ai pas eu de permission à demander. Si mon exemple incite à enclencher un mouvement, tant mieux. Je suis conscient d'avoir mené dans Charlevoix une action qui peut avoir des suites».*¹

En effet, l'oeuvre de l'abbé Jean-Paul a déjà des suites! Son travail de pionnier est sans conteste à l'origine de cette nouvelle fierté d'être charlevoisien. Il fut et demeure un des plus importants illustrateurs de notre culture régionale. Homme d'engagement qui a su se faire visionnaire, l'abbé Jean-Paul a appris aux générations montantes que Charlevoix est une terre où l'histoire constitue une richesse inestimable qu'il convient d'apprécier à sa juste valeur d'héritage. En ce sens, l'abbé Jean-Paul s'avère un grand de Charlevoix à qui il faut rendre un hommage vibrant.

1. «Jean-Paul Médéric Tremblay pionnier de l'histoire de Charlevoix» *Saguenayensia*, 26, 2 (avril-juin 1984): pp. 30-32.



Monsieur Raymond Mailloux

que le fait qu'il opérait durant la même période une compagnie d'assurance, le fit connaître largement sur le territoire de Charlevoix et il put tisser ainsi de nombreux liens amicaux avec la population qui sont en quelque sorte à l'origine de sa longue carrière politique.

Il n'est donc pas étonnant que dès son entrée en politique en 1962 à titre de député libéral, monsieur Mailloux s'intéresse vivement aux problèmes de voirie. Réélu député de Charlevoix aux élections de 1966 et 1970, ce n'est cependant qu'en octobre 1972 qu'il sera nommé ministre d'état aux transports, responsable de la voirie. Il s'acquitte de sa tâche avec telle efficacité qu'en octobre 1973, il est désigné afin de cumuler les responsabilités de ministre des Transports, des travaux publics et de l'approvisionnement. Libéré de ces deux dernières tâches, il se consacre à la seule fonction de ministre des Transports à compter de juillet 1975. Au cours de cette période à la tête du Ministère des Transports, il favorise l'amélioration de la route 138 et fait de Charlevoix un lieu aisément praticable pour la masse de la circulation automobile.

Réélu aux élections de 1973, 1976 et 1981, monsieur Mailloux devient cependant député de l'opposition à compter du 15 novembre 1976. Il prend une retraite politique bien méritée en décembre 1985.

Certes, l'oeuvre de monsieur Raymond Mailloux ne se limite pas qu'aux transports et à la voirie. Il fut pour la population de Charlevoix un député fort dévoué. Il s'impose tout autant comme l'ami, le confident, celui qui était un appui véritable dans le besoin, l'inspirateur et le motivateur de toute une génération de charlevoisiens. Monsieur Raymond Mailloux représente encore pour beaucoup un modèle de réussite, mais il reste surtout un homme fier de ses origines charlevoisiennes et son enracinement dans le milieu ne s'est jamais démenti.

Si au début de ce siècle Sir Rodolphe Forget a permis aux gens de Charlevoix de s'ouvrir sur le monde grâce à la réalisation du chemin de fer La Malbaie – Québec, monsieur Raymond Mailloux semble avoir en quelque sorte parachevé son oeuvre en favorisant l'établissement de routes qui permettent désormais à Charlevoix de n'être plus un lieu isolé. Avec sa volonté incessante de construire, monsieur Raymond Mailloux fut et reste ce grand de Charlevoix à qui notre population sera longtemps redevable pour son esprit d'initiative et ses réalisations concrètes qui ont vraiment marqué l'histoire régionale.

Les grands personnages de l'histoire sont souvent associés à une cause. Il en va ainsi de monsieur Raymond Mailloux dont le nom restera lié à cette véritable épopée moderne que fut son grand objectif de rendre les routes de Charlevoix davantage accessibles à la circulation automobile.

Né à Baie-Saint-Paul en 1918, fils d'une famille de navigateurs, monsieur Raymond Mailloux fut lui-même marin de 1937 à 1942. Il obtint ses brevets de capitaine Inland de l'Institut de marine de Québec. D'ailleurs c'est peut-être en circulant sur le majestueux fleuve Saint-Laurent – qui fut longtemps une des seules, mais combien périlleuses, voies de transport qui permettaient aux gens de Charlevoix de communiquer avec l'extérieur – que monsieur Mailloux prit la résolution de rendre les routes terrestres de Charlevoix plus faciles d'accès.

Toutefois, il est possible aussi que ce soit à titre de négociant en gros pour la Maison J.M.G. Simard, que monsieur Mailloux en vint à se convaincre encore plus de la nécessité de rendre carrossables les routes sinueuses de Charlevoix. En effet, de 1943 à 1962, le poste de gérant qu'il occupa entre autres, nécessita qu'il se déplace régulièrement un peu partout dans la région. Il va sans dire que cette fonction, de même



HOMMAGE À CE GRAND DE CHARLEVOIX

Raymond Mailloux

au nom de

L'ASSOCIATION LIBÉRALE DE CHARLEVOIX

Le président

JEAN-ARTHUR McNICOLL



Photo: M.L.C.P.

UN APPEL EST LANCÉ

Se retrouver dans Charlevoix. Pour ceux et celles de l'extérieur, ce n'est pas toujours chose facile. Mais c'est l'objectif de notre Association! Elle provoque des rencontres et permet à nos membres de redécouvrir les gens de chez-nous et notre patrimoine.

Voici une invitation à tous et à toutes pour un événement haut en couleur:

CHARLEVOIX 90

avec la nomination des Grands de Charlevoix à Baie-Saint-Paul, les 23 et 24 juin 1990.



Pour plus d'information, contactez-nous.

L'Association des Anciens
et Anciennes de Charlevoix
M. Louis Villeneuve
C.P. 218, Haute-Ville
Québec, QC G1P 4P3

(418) 524-5151



Papeterie Saint-Gilles



La Papeterie Saint-Gilles
est une fabrique artisanale de papier fin
réalisé à la main, feuille par feuille,
selon une technique traditionnelle
datant du 17^e siècle.
Maintenant ouverte pendant toute l'année
avec ses artisans, ses ateliers
et son musée.

Heures de visite du nouvel écomusée

du 9 octobre 1989 au 4 mai 1990:
du lundi au vendredi de 8h00 à 11h30
et de 13h00 à 17h00

Saison estivale du 5 mai 1990 au 8 octobre 1990:
du lundi au vendredi de 8h00 à 18h00
samedi et dimanche de 10h00 à 18h00

Visites guidées gratuites (légers frais pour les groupes)

304, rue Félix-Antoine-Savard, Saint-Joseph-de-la-Rive (Québec) G0A 3Y0 (418) 635-2430

Reynolds, une compagnie présente dans Charlevoix depuis 25 ans

par Martin Brassard

À l'intérieur même des limites municipales de Rivière-Malbaie, les activités d'une usine de transformation de l'aluminium représentent, depuis plus de 25 ans, le secteur secondaire de l'organisation économique du parc industriel de Clermont/Rivière-Malbaie. Le 18 décembre 1963, la société des Câbles Reynolds Limitée s'établissait au sud-ouest de la rivière Malbaie. Cette réalisation était le résultat conjoint des actions concertées du milieu, des politiques décentralisatrices du gouvernement Lesage en matière de développement économique mais surtout, elle était la conséquence des initiatives répétées du ministre des richesses naturelles de l'époque, monsieur René Lévesque.

D'une certaine façon, la mise en marche de ce projet était l'aboutissement des nouvelles perspectives économiques qui avaient été prises par la compagnie Reynolds un peu auparavant. Par exemple, dans le but de diversifier la production et d'accroître sa compétitivité sur le marché mondial, la compagnie avait créé en 1963 la Société des Câbles Reynolds Limitée.

À cette époque, l'utilisation commerciale et industrielle de l'aluminium tendait



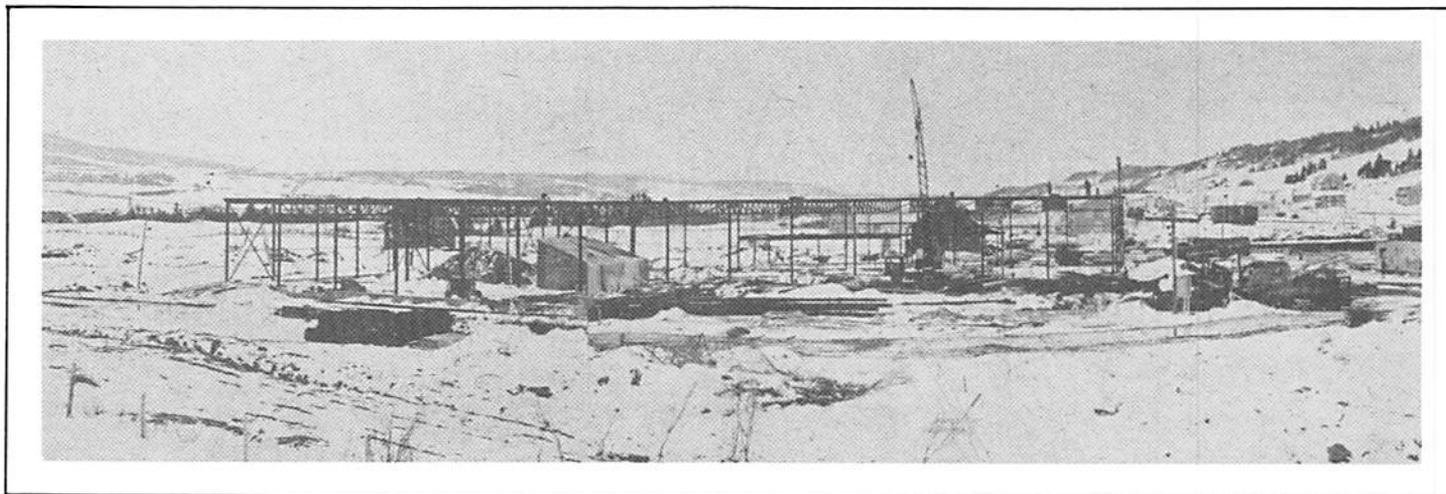
Cette photo fut prise le 19 décembre dernier, vers 3h.45 p.m., sur le site où sera érigée la nouvelle usine de barres d'aluminium de Reynolds Extrusion Sales Co Ltd à Rivière Malbaie, près de la ville de La Malbaie et du village de Clermont. Nous apercevons l'hon. René Lévesque, Ministre des Richesses Naturelles de la province de Québec procédant à la levée de la première pelletée de terre marquant l'inauguration des travaux de construction de cette nouvelle usine de \$2,000,000. Le froid très vif qui prévalait à ce moment n'a pas empêché le ministre de procéder habilement à ce geste symbolique. Des centaines de spectateurs venus de toute part du comté de Charlevoix ont grandement apprécié ce geste qui représente pour eux tous une plus grande aisance dans l'avenir, alors que cette usine créera de nombreux emplois à l'usine même et indirectement dans divers autres secteurs de l'économie de la région, particulièrement dans le transport, le commerce, la construction domiciliaire et chez l'industrie secondaire de la région.

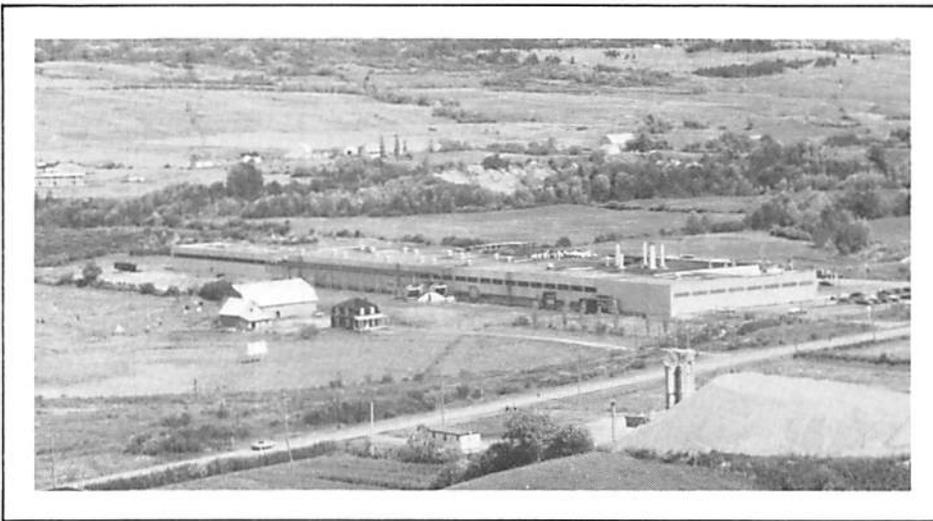
Le Confident de Charlevoix. Vol. 5, no. 1, La Malbaie, (8 janvier 1964).

TRAVAUX DE CONSTRUCTION DE L'USINE REYNOLDS EXTRUSION SALES

Plusieurs sous-contracteurs engagés par la Firme Fondation Construction de Montréal effectuent présentement les travaux de construction de la future usine de barres d'aluminium installée dans les limites de la Municipalité de Rivière-Malbaie, entre Clermont et La Malbaie. La photo ci-dessous nous fait voir un aspect des travaux en cours. De jour en jour la structure d'acier nous montre un nouveau visage étant la rapidité des travaux pour que l'usine puisse être en opération au début de juin prochain. Plusieurs ouvriers de la région travaillent à ces travaux.

Le Confident de Charlevoix. Vol. 5 no. 7, La malbaie, (1er avril 1964).





*Le parc industriel de Clermont / Rivière-Malbaie au début des années soixante-dix.
Une région où l'agriculture prédomine.*

à démontrer que cet alliage présentait des perspectives d'avenir particulièrement intéressantes. L'excellent rapport poids/résistance offert par l'aluminium en fait encore aujourd'hui un produit privilégié pour les secteurs de la construction, du transport, de la machinerie, de l'équipement, des biens de consommation et d'emballage.

Cependant, l'usine de Rivière-Malbaie concentre uniquement ses activités sur la transformation de la tige d'aluminium. Les câbles qui y sont produits sont généralement utilisés comme ligne de transmission électrique. D'ailleurs, ces câbles représentent environ 9% de toute la production des

usines Reynolds situées en Amérique du Nord.

À partir des années soixante jusqu'au début des années soixante-dix, les grands projets hydro-électriques de la nouvelle société d'état Hydro-Québec devaient aussi être à l'origine de la création de la câblerie Reynolds de Rivière-Malbaie. Néanmoins, la production de cette usine est aujourd'hui principalement orientée vers les marchés extérieurs.

Située au premier rang des alumineries, la compagnie Reynolds s'est bâtie une réputation et un rayonnement d'envergure internationale. Des organismes voués à

Tréfilage d'un câble d'aluminium.

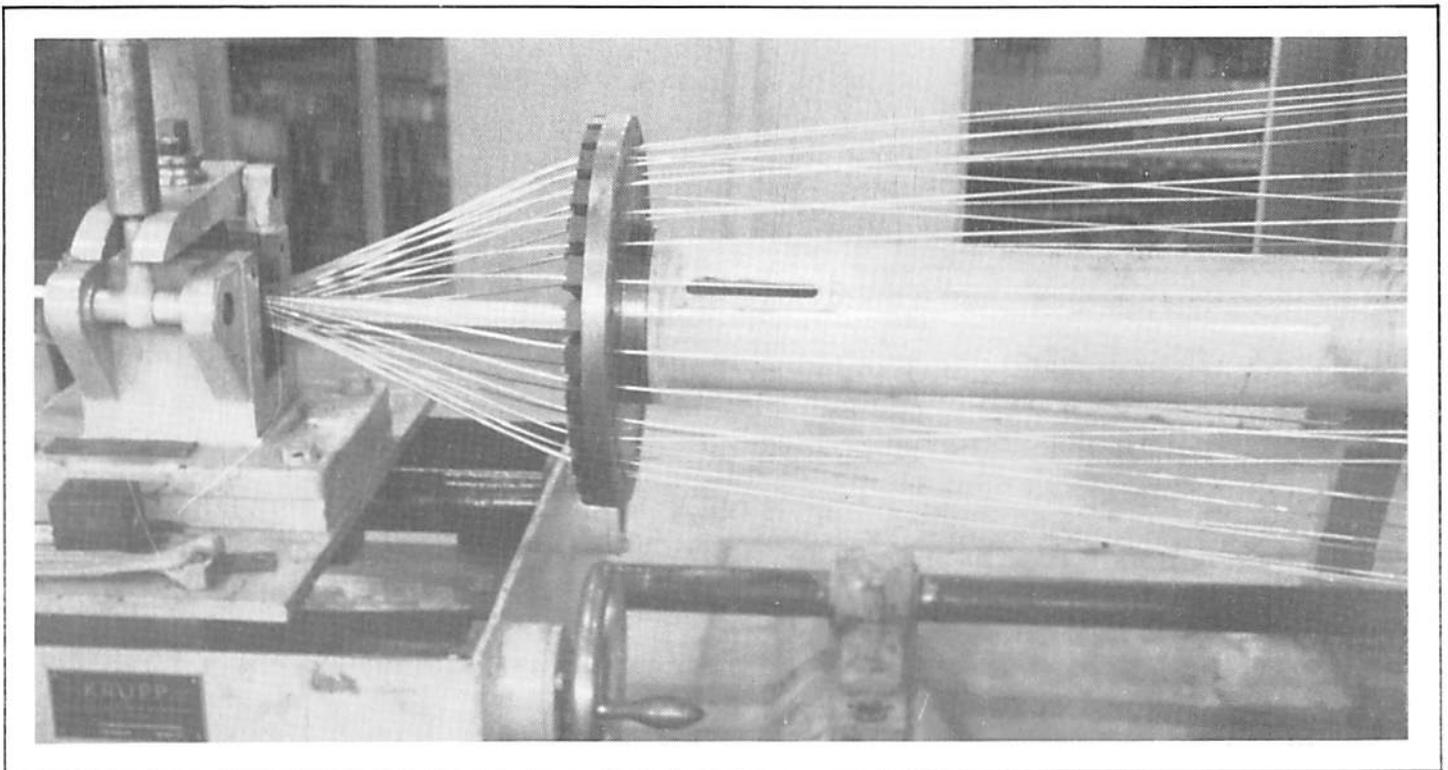
l'amélioration de l'économie des pays en voie de développement comme l'ACDI¹ demeurent des partenaires privilégiés pour ce genre d'initiative.

D'autre part, même si depuis plus de 25 ans on constate une utilisation grandissante de l'aluminium, la compagnie Reynolds propose toutefois de modifier ses ressources afin d'adapter sa production aux nouvelles technologies et demeurer plus compétitive sur le marché international. À l'instar du Japon, Reynolds compte utiliser la technique CSP – contrôle statistique des procédés – afin d'améliorer la qualité de son produit. De façon générale, cette méthode vise à introduire les données statistiques dans la production et à inculquer aux employés des notions de «participation» et de «fierté» pour le travail que ces derniers réalisent au sein de l'entreprise.

Quoiqu'il en soit, Câbles Reynolds Division SCMR² Limitée, à cause de ses 25 années d'existence dans le secteur est de Charlevoix, représente l'établissement précurseur du mouvement général d'industrialisation et de commercialisation qui débuta au début des années soixante dans le secteur sud-ouest de Rivière-Malbaie.

1. ACDI: Agence Canadienne pour le Développement International.

2. SCMR: Société Canadienne des Métaux Reynolds Limitée.



Édouard Tremblay (1895-1918): une victime des événements du printemps de 1918

par Serge Gauthier

*Si par malheur ils survivaient
C'était pour partir à la guerre
C'était pour finir à la guerre
Aux ordres de quelques sabreurs
Qui exigeaient du bout des lèvres
Qu'ils aillent ouvrir aux champs d'horreur
Leur vingt ans qui n'avaient pû naître.*

Extrait de la chanson «Jaurès» de Jacques Brel

À l'occasion des deux conflits mondiaux de ce siècle (1914-18 et 1939-45), les québécois se sont avérés de farouches opposants à la conscription obligatoire. En effet, même si plusieurs d'entre eux choisissent de se faire soldats, la majorité de la population du Québec maintient une résistance constante au principe qu'une loi oblige tous les hommes célibataires ou veufs sans enfant, de 20 à 35 ans, à aller servir sous les drapeaux. Cependant tant pour la première que la seconde guerre mondiale, le gouvernement fédéral a imposé cette conscription obligatoire sans tenir compte de la volonté populaire exprimée démocratiquement par l'ensemble du peuple québécois.¹

En fait, les québécois ne s'opposent pas à la conscription parce qu'ils se considèrent en désaccord avec l'Angleterre ou les alliés, mais plutôt parce que ces conflits ne les touchent guère dans leur vie quotidienne. Il faut imaginer aussi, en milieu rural notamment, comment cette conscription obligatoire de la jeunesse québécoise pouvait s'avérer coûteuse sur le plan socio-économique. La suite démontre d'ailleurs que les deux guerres ont nettement transformé le visage rural et traditionnel du Québec d'alors.

L'adoption par le Parlement fédéral de la *Loi de la conscription* en date du 24 juillet 1917 cause de grands remous au Québec. Henri Bourassa, directeur-fondateur du quotidien *Le Devoir* ainsi que l'avocat Armand Lavergne s'imposent entre autres comme les ténors par excellence de cette opposition anti-conscriptionniste. Toutefois, le premier ministre Canadien du temps, Robert Borden, chef du parti conservateur canadien, déclenche une élection pour le 17 décembre 1917 en vue de

faire entériner cette loi sur la conscription obligatoire par les canadiens. Il obtient une majorité de 71 sièges dans l'ensemble du Canada, mais seulement trois députés au Québec et ce dans des circonscriptions anglophones de Montréal. L'opposition des québécois vient ainsi d'être noyée par la majorité anglophone du pays.

Les émeutes du printemps 1918 à Québec

Suite à cette situation politique tendue, la ville de Québec connaît un printemps 1918 fort mouvementé. En mars et avril de cette année-là, certaines manifestations populaires se tiennent au sujet de la conscription obligatoire. Au cours de la fin de semaine de Pâques soit du jeudi 28 mars au lundi 1er avril, plusieurs attroupements de gens de Québec montrent leur colère face aux agissements peu démocratiques des militaires fédéraux chargés de faire respecter la loi conscriptionniste. Cette fin de semaine tragique se termine par la mort de quatre innocentes victimes le 1er avril qui tombent sous les balles des officiers du fédéral. Trois de ces personnes proviennent de Québec: Honoré Bergeron (49 ans), Alexandre Bussières (25 ans) et Georges Demeule (15 ans). Une de ces victimes est un étudiant de 23 ans originaire de La Malbaie du nom d'Édouard Tremblay.

Il faut préciser que ces émeutes n'apparaissent pas uniquement à cause du sentiment anti-conscriptionniste des québécois, mais surtout suite à la façon violente dont les autorités fédérales appliquent concrètement cette loi. Ainsi dans le District de Québec, le Capitaine Charles Desrochers nommé Inspecteur de la Police fédérale par le gouvernement s'entoure de lutteurs et de boxeurs liés au monde interlope afin d'arrêter ceux qui refusent de se rapporter selon la loi.² Naturellement, cette façon de faire déplaît et elle incite la population de Québec à défendre ceux que les «spotters»³ arrêtent un peu partout en ville en abusant largement de leur force.

Certes, en milieu rural, le contexte paraît autre. Plusieurs hommes se cachent dans les bois et dans les greniers. Tout étranger



Armand Lavergne

qui se promène dans un village paraît vite suspecté d'être un agent fédéral. La méfiance s'installe, mais une grande cohésion sociale permet à plusieurs de se sauver des enquêteurs:

«Tel curé voyant arriver les «spotters» sonne la cloche afin de permettre aux déserteurs de se sauver, soit dans les bois, soit dans les champs de blé d'inde. Dans une autre localité, des jeunes n'ayant pas encore l'âge militaire faisaient mine de se sauver devant les émissaires qui les rejoignaient pendant que les autres prenaient la fuite»⁴

Toutefois, le milieu urbain ne permet pas des subterfuges de ce genre. Aussi, il ne faut pas s'étonner que les confrontations entre les officiers fédéraux et le peuple s'y fassent plus violentes à l'occasion. Ainsi, au cours de la fin de semaine de Pâques 1918, des milliers de citoyens de Québec manifestent leur mécontentement au sujet de la loi sur la conscription et ce dans les rues de la ville. L'avocat Armand Lavergne tente bien une négociation avec le gouvernement fédéral en vue de retenir les soldats

gouvernementaux de Québec. Ses efforts s'avèrent inutiles et en cette journée brumeuse du 1er avril 1918, les agents fédéraux parcourent les rues de Québec. Le Général François-Louis Lessard, responsable des opérations fédérales au cours de la fin de semaine de Pâques, déclare à Armand Lavergne venu le supplier de retenir ses soldats: «J'ai la force et je m'en sers». Cette force va coûter la vie de 4 personnes et en blesser des dizaines d'autres...

Une innocente victime

Né en 1895 à La Malbaie, Édouard Tremblay meurt lors de cette journée tragique du 1er avril 1918. Fils d'une famille d'agriculteurs, le jeune Tremblay habite en ce temps-là au 42 de la rue Durocher à Québec. Il étudie alors dans cette ville à l'École technique.

Édouard Tremblay vient de passer la fin de semaine de Pâques dans sa famille à La Malbaie et arrive tout juste à Québec, lorsqu'il décide avec un cousin d'aller assister à l'assemblée prévue d'Armand Lavergne à la Place Jacques-Cartier. Voyant que le discours de l'avocat n'a pas lieu, Édouard et son cousin Joseph Tremblay décident de se promener dans la rue. C'est ainsi qu'Édouard Tremblay fut atteint par les balles des soldats fédéraux.

L'étudiant originaire de La Malbaie n'est pas atteint gravement par les balles. Un père Oblat l'ayant aperçu gisant tente désespérément de lui apporter du secours. Cependant, les agents fédéraux qui entourent Édouard Tremblay ne font rien afin de lui venir en aide et l'ambulance tarde à arriver. Plus tard, à minuit trente, hospitalisé depuis peu à l'Hôtel-Dieu de Québec, Édouard Tremblay s'exprime ainsi:

«C'est bien de valeur. J'étais là absolument accidentellement. J'étais en bonne santé ce matin et me voilà mourant. Je passais. Je m'en allais chez-moi.»⁵

Édouard Tremblay mourut le lendemain matin à 8h00 environ des suites de deux blessures non mortelles à la cuisse et à l'avant-bras. Le médecin légiste déclare à ce sujet lors de l'enquête: «Tremblay n'avait pas de raison de mourir. Il s'agissait simplement de mettre une ligature au-dessus de la blessure et il ne serait pas mort».⁶

Selon toute évidence, le manque d'attention porté à Édouard Tremblay par les soldats fédéraux s'avère être la cause première de son décès. La malheureuse victime fut inhumée à La Malbaie le 5 avril 1918 en présence de sa famille et de beaucoup de notables de la paroisse.⁷ L'affaire jugée plutôt accablante incite les gens du milieu à recouvrir le triste sort fait à



Édouard Tremblay d'un opaque manteau de silence et plus personne ou presque n'en garde un véritable souvenir dans Charlevoix.

Un oubli regrettable

L'affaire ne manque toutefois pas d'avoir des suites sur le plan national. Une enquête se tient et l'avocat Armand Lavergne force les autorités fédérales à reconnaître certaines de leurs erreurs. Ainsi, des propriétaires de la ville de Québec sont dédommagés pour les bris occasionnés par les événements du printemps 1918.

Cependant, les familles des victimes, bien qu'une part d'indemnisation leur soit reconnue devant les tribunaux, ne reçoivent finalement rien du gouvernement fédéral.

En ce qui a trait au souvenir des quatre victimes du printemps 1918, seul un volume de l'historien Jean Provencher⁸ lui rend justice. Une pièce de théâtre est aussi tirée de ce livre et elle a connu un grand succès d'assistance lors de sa présentation.⁹ En 1978, la Société Nationale des Québécois propose l'érection d'un monument commémoratif en l'honneur des quatre

victimes.¹⁰ Le projet ne se concrétise toutefois pas faute de recevoir l'adhésion des autorités municipales de Québec. Le sujet n'a plus fait l'actualité depuis ce temps.

Sans doute, la population de Charlevoix peut remédier un peu à cet oubli regrettable. Ainsi, il est encore possible de signaler l'existence à La Malbaie, sur le boulevard des Falaises, de la maison natale d'Édouard Tremblay à l'aide d'une plaque commémorative.¹¹ Le texte suivant pourrait y être apposé:

– Site de la maison natale d'Édouard Tremblay (1895-1918) étudiant originaire de La Malbaie qui fut l'une des quatre innocentes victimes frappées par les balles des autorités fédérales le 1er avril 1918 à Québec. –

Ce projet a cependant besoin de l'assentiment du grand public. La Société d'histoire de Charlevoix invite donc les intéressés à faire part de leur commentaire à ce sujet. Nous publierons intégralement leurs réactions. L'histoire se doit sans aucun doute de rendre compte des faits même pénibles de notre passé, afin qu'ils rappellent à la mémoire de tous que les acquis de notre société démocratique sont encore et toujours une lutte à poursuivre sans cesse.

1. En 1917, l'élection fédérale du 17 décembre signale l'opposition des québécois francophones. Le même phénomène se produit en 1940 lors d'une consultation populaire.
2. Provencher, Jean. Québec sous la loi des mesures de guerre 1918. *Trois-Rivières, Boréal Express*, 1971, 146 p. (p. 42)
3. Spotters: Agents fédéraux chargés d'appréhender ceux qui refusent d'obéir à la loi conscriptionnaire.
4. Provencher, Jean. *op. cit.* p. 41
5. *Idem*, p. 120
6. *Idem*, p. 121
7. *Registre de la paroisse Saint-Etienne de La Malbaie.*
8. Provencher, Jean. *op. cit.*
9. Provencher, Jean. Québec printemps 1918.
10. Cf. Dossier produit par la Société Nationale des Québécois en 1978. La proximité du référendum québécois de 1980 a peut-être fait craindre à la ville de Québec une interprétation trop politique de cette histoire.
11. Maison appartenant aujourd'hui à M. Jean-Jacques Villeneuve. Tout commentaire sur le projet peut être expédié à: Société d'histoire de Charlevoix, C.P. 748, Clermont, G0T 1C0 à l'attention du président.

Maison natale d'Édouard Tremblay à La Malbaie



CONNAISSEZ VOUS?



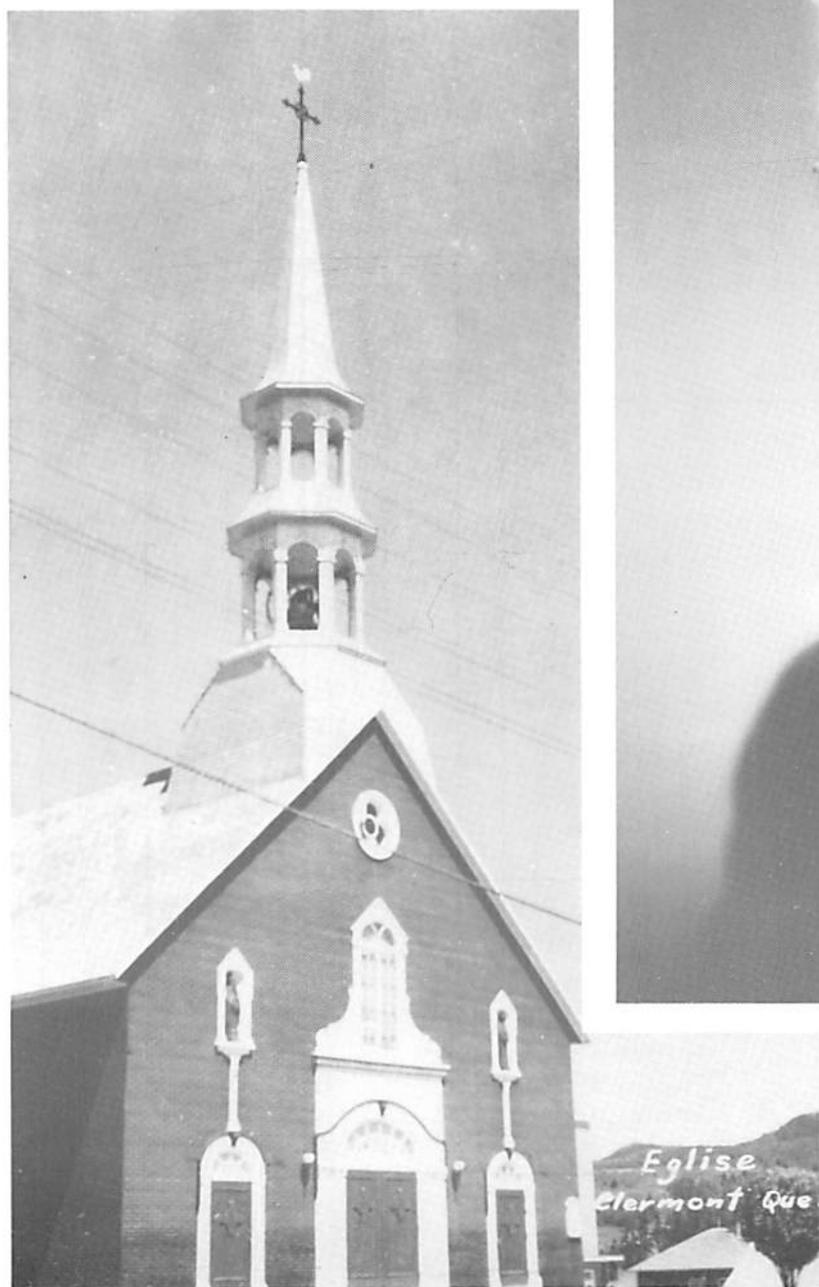
L'HISTOIRE DU QUÉBEC • LA LIBRAIRIE DU NOUVEAU MONDE •

103, rue St-Pierre
à Québec
Derrière le Musée
de la civilisation
C.P. 83, Succ-B,
G1K 7A1
(418) 694-9475
Fax (418) 694-9486

Monseigneur Félix-Antoine Savard

– *Bribes* –

par Florent Fournier



L'artiste

J'ai eu le privilège de côtoyer durant mon bas âge, celui qui dès ces moments, pour moi, impressionnait dans sa modestie par son contrôle de sagesse et sa force de concentration.

C'est que la proximité du presbytère par rapport à notre domicile, nous permettait... de multiplier les rencontres imprévisibles ou déterminées avec notre curé d'alors.

D'autres, ont sans doute connu les talents de l'artiste-peintre, chez l'abbé/Monseigneur Savard. Je ne voudrais m'en tenir ici qu'à ce qu'un adolescent de ces années/30 avait eu l'opportunité et l'avantage d'observer pour une chose, en l'occurrence, chez ce voisin pastoral..., c'est-à-dire l'art d'exécuter par le dessin et la peinture.

Je me rappelle ces contours cintrés, dans la première église, à Clermont: des bandes de quelque quatre doigts de largeur, peintes fidèlement en ce que j'interprétais imitation de marbre (le rouge prédominant pour l'autel latéral du Sacré-Coeur et ainsi,

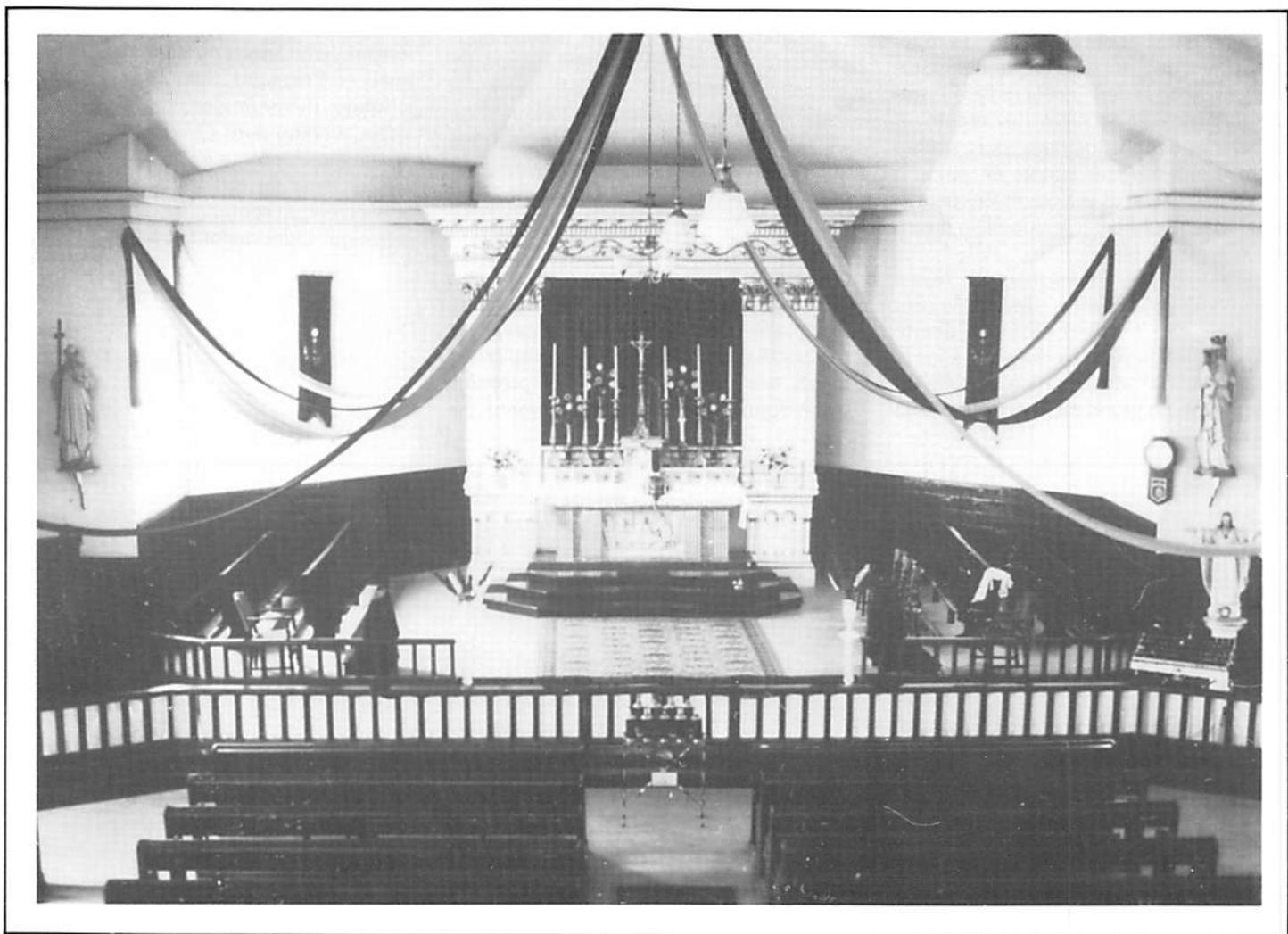
le bleu pour celui de la Sainte-Vierge) et encadrant, pour m'exprimer ainsi, les deux statues, chacune de leur côté du transept. Mes yeux, ravis, y voyaient du marbre authentique apparaître pendant que je suivais le pinceau de l'artiste à l'oeuvre.

Il y eut aussi ce 'découpage' en couleur or, des pièces en bois décoratives style 'corniche', sur les portes de la façade; mais surtout, selon ma mémoire de 12 ans d'âge du temps, ce tableau-esquisse pourrais-je dire (approximativement 10' x 12'), en arrière-plan du maître-autel et représentant à ce stade, ce qui me semblait exprimer 'la gloire divine', avec nombre d'anges en mouvement, dans l'hommage et la louange.

S'agissait-il de 'fusain', ou de 'crayon' précédant la peinture? Mon jeune âge et la suite auraient souhaité en vivre l'achèvement; ce qui pour une raison ou une autre, a échappé à ce désir que l'attrait avait fait naître chez le témoin des oeuvres en cours.

Le feu, d'une part, n'a-t-il pas fait dispa-

raître plus d'une oeuvre d'art en ces lieux, dont cette toile (?) qui hier comme aujourd'hui est demeurée dans mon esprit, l'expression d'une tranche des sentiments du personnage qui a laissé son empreinte au sein de la communauté d'alors ainsi qu'au milieu des contemporains de l'époque, de même qu'au coeur des générations à venir.



Souvenir de «la Petite Histoire de Charlevoix»

par Evelyn Fournier-Labbé

AUTOMNE 1924

Noire et calme, la nuit s'écoule comme toute nuit d'automne. Seul le bruissement des feuilles humides en trouble le silence.

La nature est encore au repos dans cette longue nuit qui s'étire à n'en plus finir. Cette nuit qui, peut-être mettra fin à ce déluge persistant: une pluie qui se prolonge depuis trois jours.

Tout à coup entre 9.00 et 10.00 heures, un bruit sourd semblable à une explosion, déchire l'atmosphère. Il est suivi d'un éclatement percutant, accompagné de craquements sinistres, portant à son paroxysme l'anxiété des dormeurs à peine réveillés.

Le barrage du canal dont les eaux alimentent, par d'énormes tuyaux, le fonctionnement de l'usine de la Donohue Brothers, vient de céder. Et cela malgré le travail incessant et accéléré des employés qui, alertés depuis quelques jours, s'affairaient à entasser des ballots de pulpe à l'ouverture du canal et à ouvrir «les pelles» de la chute pour libérer le trop-plein d'eau, afin d'éviter le pire.

Précautions très ardues mais qui, hélas, s'avérèrent insuffisantes devant le flot déchaîné. Des trombes d'eau en liberté s'engouffrent dans l'ouverture qui, sous la force de cet élément destructeur, s'élargit rapidement. En grondant, il déferle vers la

rivière, déviée de son cours, et furieux, il détruit tout sur son passage, emportant l'énorme montagne de bois de pulpe, le pont, des débris de pierre, de béton, de bois et de fer.

La terre vibre sous la violence du débit d'eau. Le niveau de la rivière monte... monte... rongant les berges et entraînant sur son parcours, terre, cailloux, arbres et arbustes.

Disparu la petite île où nous allions pêcher et cueillir des fraises. Disparu également le petit sentier ombragé longeant le pied de la falaise, face à notre maison, et où nous trouvions de si jolies petites grenouilles vertes.

De notre cour, en haut de la côte, nous pouvions voir la rivière sortie de son lit, elle qui, d'ordinaire, coulait sagement beaucoup plus bas. On avait l'impression que toute cette eau, corroucée d'avoir été si longtemps retenue, harnachée, avait décidé de se venger en retournant à son état naturel.

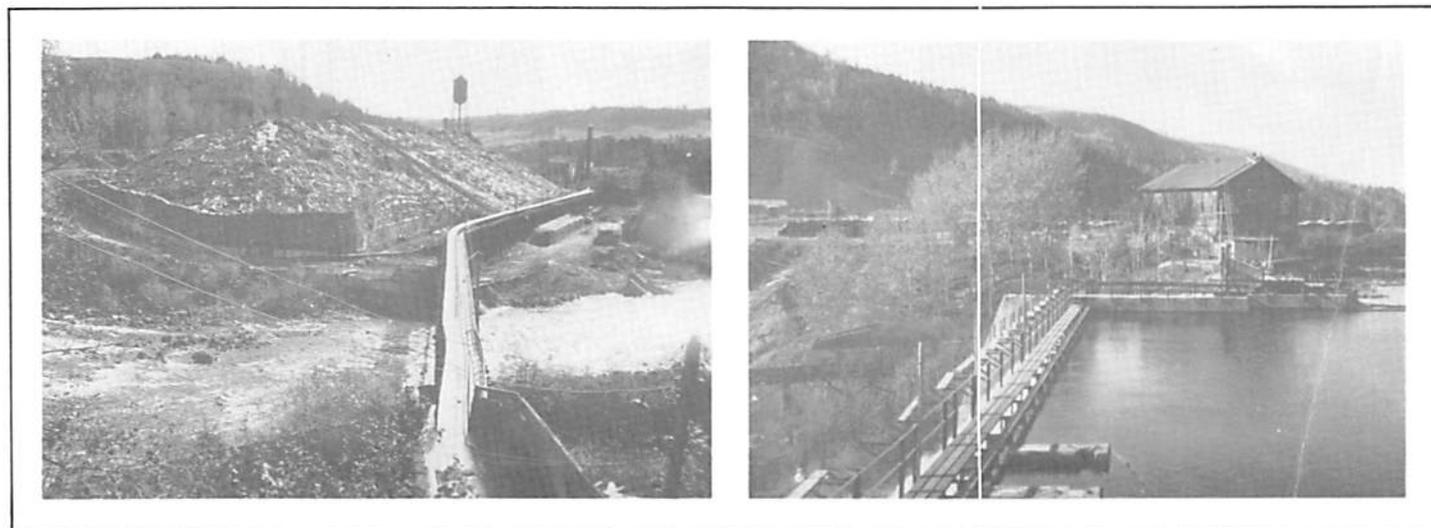
Il n'est jamais facile de lutter contre les éléments quels qu'ils soient. Ajoutons que ce fut sûrement une grosse perte pour la Compagnie Donohue et un long travail en perspective pour beaucoup d'employés; travail très important et plutôt pressant étant donné que le fonctionnement de

l'usine dépendait de cette alimentation en eau, le canal en étant la réserve. La Cie Bishop obtint le contrat de la reconstruction du barrage, laquelle dura tout l'hiver et il subit encore bien des avaries occasionnées cette fois par le mémorable tremblement de terre de l'an 1925 et dont tout Charlevoix se souvient encore.

Je me demande si, à Clermont, il reste encore quelques anciens citoyens qui se rappellent cette catastrophe survenue dans notre patelin, alors que je n'étais encore qu'une toute petite fille. Peut-être aussi que quelqu'un pourrait rectifier les erreurs que j'aurais pu commettre.

Les incidents tragiques survivent longtemps dans l'esprit et la mémoire d'un enfant. Je ne sais si mon idée était bonne, mais en l'écrivant, j'ai pensé que la description, même imparfaite, de cet événement survenu dans Charlevoix, il y a fort longtemps, pourrait réveiller certains souvenirs dans l'esprit de quelques-uns et aussi créer un sentiment de curiosité pour ceux qui l'ignoraient totalement.

Voilà !





Échos de la Forêt



Un Noël à la Cruche (1936)

par: Antorive
Antoine Riverin

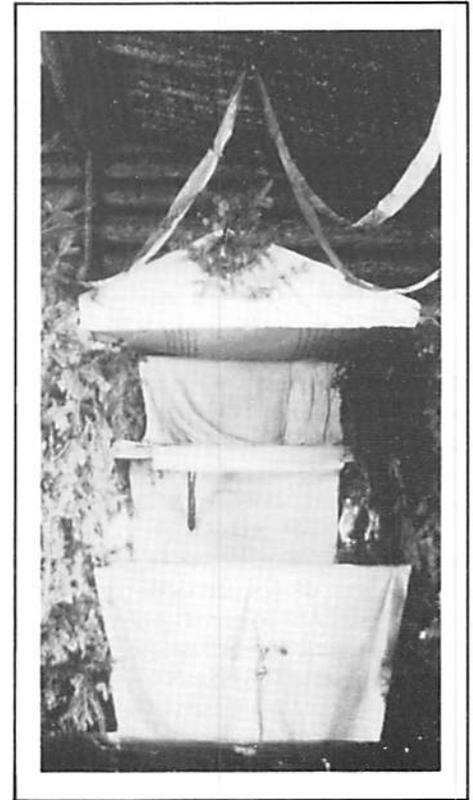
J'ai lu avec grand plaisir les deux articles fort élaborés de Francine Saint-Aubin et de Claude Frappier dans le numéro du 7 décembre 1988, de la si belle revue «CHARLEVOIX». Les deux textes traitent avec abondance des Grands Jardins, de leur richesse faunique, des panoramas incomparables, des lacs nombreux baptisés de noms pittoresques. – Heureusement pour moi, en nul endroit il n'est fait mention de la «CRUCHE», et cette omission me permet de faire revivre une tranche d'histoire pouvant compléter le travail fouillé de Saint-Aubin et Frappier. –

En ce temps-là, la compagnie DONOHUE, pour son usine de pâtes et papier de Clermont, recevait une grande partie de son bois à pulpe de la lointaine «CRUCHE», sise entre l'écluse de Mingan et les galets du lac Ha! Ha!. – Mon patron d'alors, Monsieur McCracken, venu de chez Price, grand «Boss» de la section bois, m'assigna comme commis auprès de ASSELIN et BOULIANNE (pour les intimes «MANOUNE et CONEILLE»), lesquels avaient obtenu le contrat, à la «CRUCHE», de couper et charroyer à la rivière La Malbaie environ 6000 cordes de «pitoune» de cinq pieds. Le bois devait ensuite être dravé au printemps, lorsque la rivière devient ronde, par Jos. Boies et ses hommes. Le chantier «campait» sur un site exploité vers 1915 par un nommé Dion, dont les installations en bois rond avaient

survécu à l'irréparable outrage du temps.

Monsieur McCracken, avec un large sourire, nous quitta à la «cache» (entrepôt) de la NORTHERN. Alors «jobbers», petits «chaudrons» et commis, chargés à dos de divers objets, empruntèrent, (pedibus cum jambis) la «trail» (sentier) conduisant au site Dion, une petite marche de trois milles environ, à travers «corps morts» et sillons profonds. J'ai alors compris le sourire de mon patron. – Là, en bordure de la rivière, se dressait un vrai jardin de belles «épinettes», en rangs serrés, poussées à 30 et 40 pieds de hauteur et coiffées d'un simple bouquet de branches. Disons de suite qu'il était défendu, sous peine de sanctions, d'abattre un arbre de 4 pouces et moins de diamètre. Le garde forestier, Jules Grégoire, diplômé de Duchesnay, ne riait pas avec les règles de coupe sélective, efficaces et protectrices du patrimoine forestier. Les mesureurs, Boutet et Caron, refusaient de mesurer les cordes contenant des bûches de moins de 4 pouces. Tous avaient donc le souci de conserver une richesse pour la génération suivante. –

Après une installation sommaire et une bataille en règle contre les mouches noires et les maringouins affamés, les 5 «petits chaudrons» se firent «plaquer» de chemins et appelèrent leurs bûcherons. Vous souvenez-vous, chers amis, des «chaudrons» (sous-contractants) Ernest (Chou) Tremblay, Pitre Desbiens, Sylvio Savard,



Autel lors de la visite du Père Lorenzo Tremblay

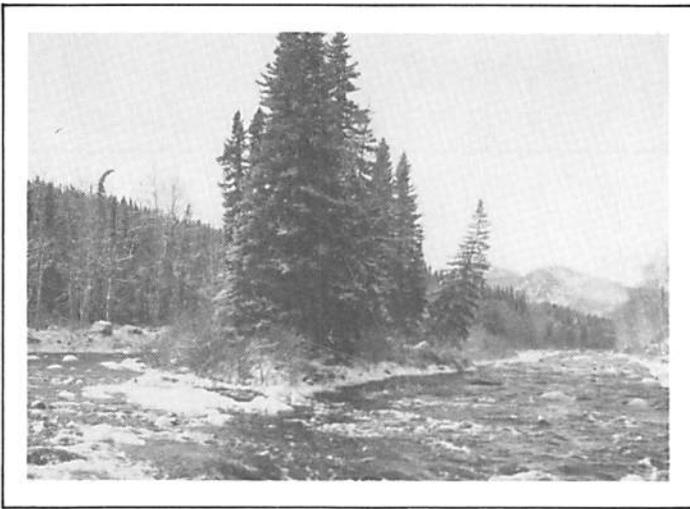
Eugène Boily et Thomas Gauthier, vrais hommes de bois, humains et pourtant si peu exigeants? Vous souvient-il que ces bûcherons issus de tout Charlevoix, «notchaient» à la hache et «sciottaient» de façon à ce que les arbres s'abattent dans leur chemin personnel? Ils étaient agriculteurs, artisans, hommes de peine, peu bavards mais avec un coeur en or et des muscles gros comme ça. Ils étaient tôt levés et tard entrés au camp, se fichaient éperduement

Magnifique pont traversant la rivière Malbaie, construit par Jos. Boies



Cache de la Northern





Vue du Père Lorenzo Tremblay lors de son départ du camp

de la journée de 7 heures et du confort «relatif». Le camp contenait une longue corde à linge et une bonne «truite» qui devenait rouge de colère avec, dans son ventre rebondi, une bûche de bouleau.

Mais oui, chers amis, je me souviens de vos lettres à écrire, de vos bobos, de vos confidences, de vos parties de cartes avec tabac ZIGZAG comme enjeu, et je m'ennuie parfois de vous tous. –

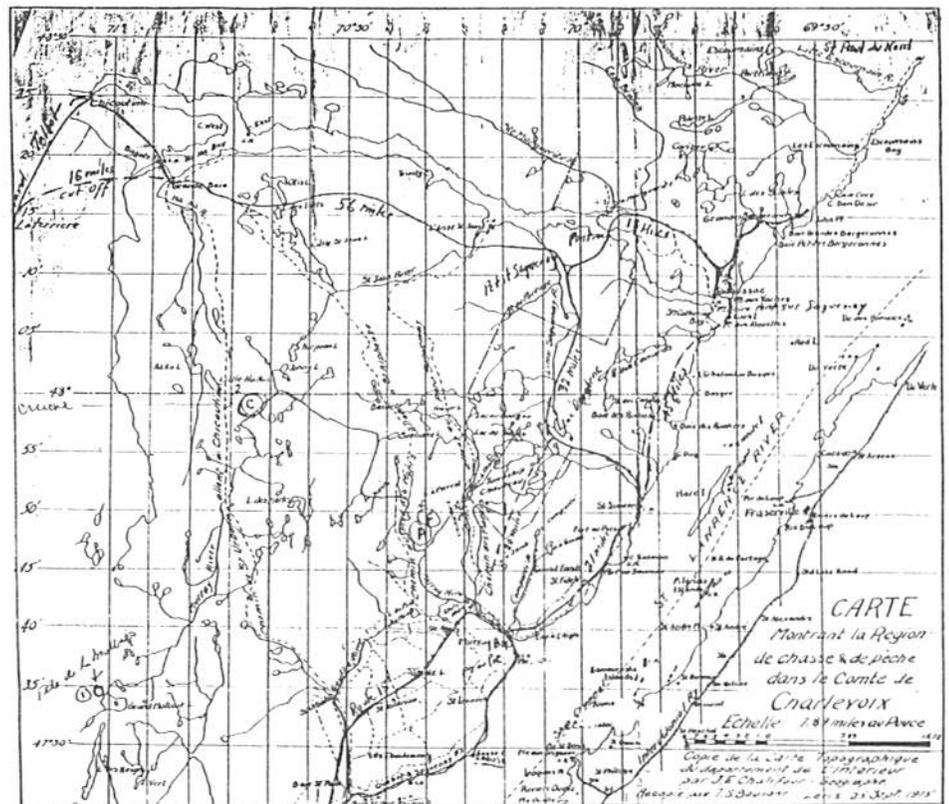
Puis arrivait la TOUSSAINT, (le Noël des forestiers) et les camps se vidaient de leur personnel, car il fallait revoir la famille, payer les taxes et mettre le foyer en hivernement. Le 3 novembre tous remontaient à la «CRUCHE», alors que le «Petit Parc», du pied des Monts, en passant par la Galette, la côte des Mouches, la cabane à Yves, les camps des Ministres, le pont de Berly et la Northern avaient reçu leur pied de neige, nous avisant qu'il fallait remiser le Ford à 4 cylindres et ne plus compter que sur le «portageur» de Saint-Urbain.

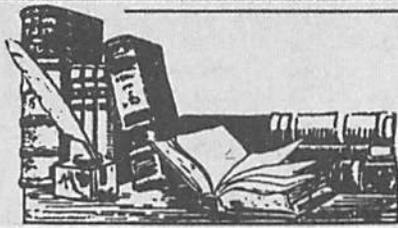
Les charretiers et leurs attelages arrivaient par groupes en vue du charroyage à la rivière qui frissonnait déjà sous le «frasil» et faisait des glaçons. – Dans une cadence effrénée, attelés à leur «team» (deux traîneaux avec ridelles) aux lisses d'acier, les chevaux, tirant une corde et demie et un «beu» traînant comme frein, descendaient le bois mesuré dans la montagne et guidés par des rênes habiles stoppaient sur la «jetée», les naseaux fumants, les flancs battants d'un souffle plus court. Hommes et bêtes répétaient ce geste 5 ou 6 fois par jour et chaque jour de la semaine, mais sauf le Dimanche du Seigneur, alors que la montagne se taisait. –

Enfin arriva le 24 décembre, enneigé, légèrement poudreux et froid. Soudain au détour du grand chemin apparut un attelage, tiré par deux chiens. Assis sur une boîte carrée, je vis le conducteur, casqué,

parka bien attaché et doublement «mitainé». – La providence venait de nous déléguer le Père Lorenzo Tremblay, eudiste, missionnaire des chantiers. – Quelle veine, quelle visite impromptue et tellement bienvenue. – À la hâte, le cuisinier, son assistant et moi, avons dressé dans la cuisine, un autel de branches de sapin frais coupé dont l'arôme mêlé à celui du pain frais, de la tarte aux pommes et des fèves au lard d'Edgar Gilbert, dégageait un parfum d'encens que nulle cathédrale ne possède. Le Père Lorenzo confessa et il semble qu'il ne donnait pas de pénitence, puis nous gratifia d'une belle Messe de

Minuit, en présence de tout ce camp d'hommes rudes, silencieux, recueillis. Il faisait bon voir nos amis, en chemises à carreaux, communier à la main du Père et se courber pour une Action de Grâces que je ne puis oublier. – Les lampes à l'huile s'éteignirent plus tard cette nuit là, à la cuisine, au grand camp des hommes, à l'«office» des «jobbers» et des mesureurs. Au dehors les grandes «épinettes» frémissaient au souffle du vent du Nord et la pleine lune irradiait la forêt de reflets plus bleus en cette nuit de Noël 1936, au camp de ASSELIN ET BOULIANNE.





CHRONIQUE DU L i v r e

À la faveur des jours

par Serge Gauthier

De nombreux lecteurs ont déjà découvert le talent littéraire de M. Florent Fournier. Il est donc heureux que ceux-ci puissent voir rassemblés au sein d'une nouvelle parution les trois éditions déjà publiées d'*À la faveur des jours* qui se complètent aussi d'un appendice constitué de textes inédits. Les amateurs de belles réflexions et d'écrits inspirés retrouvent ainsi à l'intérieur d'un seul volume l'ensemble d'une oeuvre à parcourir avec attention.

L'originalité particulière du travail littéraire de Florent Fournier réside notamment dans son intention de faire surgir cet élan sacré qui anime le simple quotidien. Ses textes s'inspirent constamment à même une foi inébranlable en Dieu qui transforme invariablement le geste banal en un mouvement inspiré par l'Esprit et porteur de sens. Les écrits de Florent Fournier élève donc la pensée des lecteurs vers un au-delà perceptible, vers un horizon habité par la lumière et qui s'atteint au fil des jours. Voilà donc des textes à méditer en

cette époque où l'éphémère prime bien souvent sur l'absolu.

L'auteur d'*À la faveur des jours* s'exprime ainsi dans un texte daté de décembre 1986 et pas encore publié à ce jour au sujet du culte:

...Mais pourquoi pas
L'ESSENCE
sans le *décorum*
pouvant fausser la pureté!...
Pourquoi L'ATTRAIT
intermédiaire
plutôt que la *netteté*
de la
VALEUR
qui se prouve d'elle-même!...

Florent Fournier énonce ici un peu l'objectif même de son travail d'écrivain: révéler l'essentiel de nos vies qui s'égarer trop souvent dans l'artifice.

Fournier, Florent, *À la faveur des jours*. (Tome I, II, III regroupés et appendice IV). La Malbaie, Éditions Regard, 1988, 188 pages.

Le mal de la Baie Saint-Paul

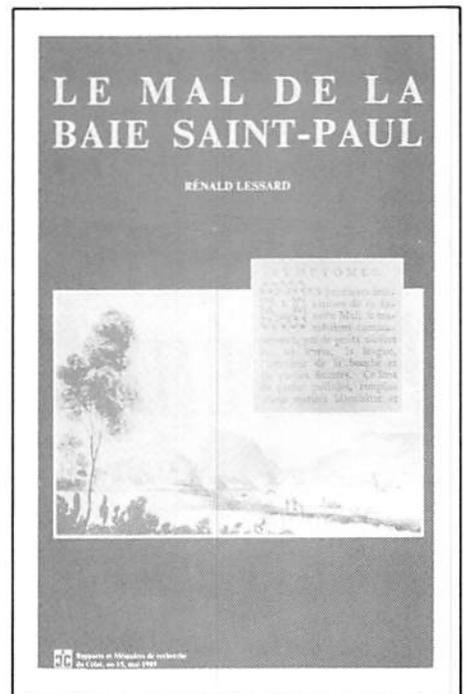
par Bernard Brais, m.d.

Le «mal de la Baie Saint-Paul» tient presque de la légende. L'histoire de cette épidémie, retracée par Rénald Lessard dans une monographie publiée dans la collection «Rapports et Mémoires de recherche» de l'Université Laval, est carrément fascinante.

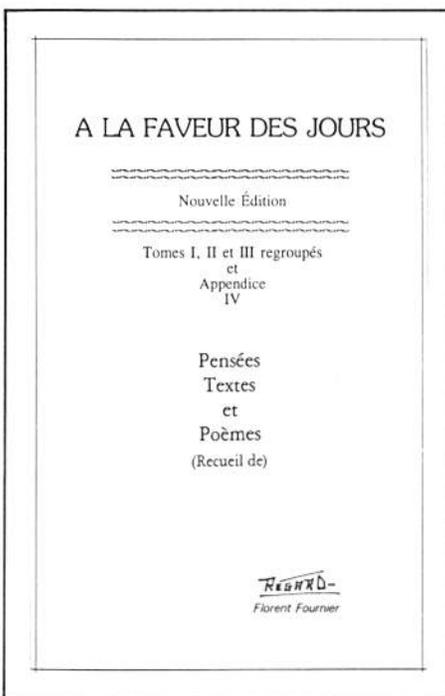
Une maladie épidémique se déclare dans certaines localités de la Nouvelle-France récemment conquise par les anglais, dont la Baie-Saint-Paul. La maladie attire l'attention du gouvernement colonial à partir de 1775. Il commissionne certains chirurgiens des armées, en particulier un médecin d'origine française, Badelard, pour étudier la maladie et suggérer une thérapie. Ce premier effort ne semble avoir été que peu fructueux. La deuxième offensive fut menée par James Bowman. Ce chirurgien d'origine irlandaise, avec l'appui de son compatriote le nouveau Lieutenant-Gouverneur Henry Hamilton, se lance dans un immense pro-

gramme de dépistage et de traitement pour mater le fléau.

Bowman, médecin des plus opportunistes, parcourt durant les étés de 1785 et 1786 un vaste territoire à la rescousse des Canadiens «crasseux» souffrant du mal «honteux». Il traite les malades et leur famille à coup de pilules de mercure et de remontrances quant à leurs habitudes insalubres. Mais tous ses efforts ont des résultats bien maigres. La mort de Bowman en 1787 sonne le glas de l'épidémie, et en une période de dix ans elle disparaît comme si elle n'avait jamais existé!

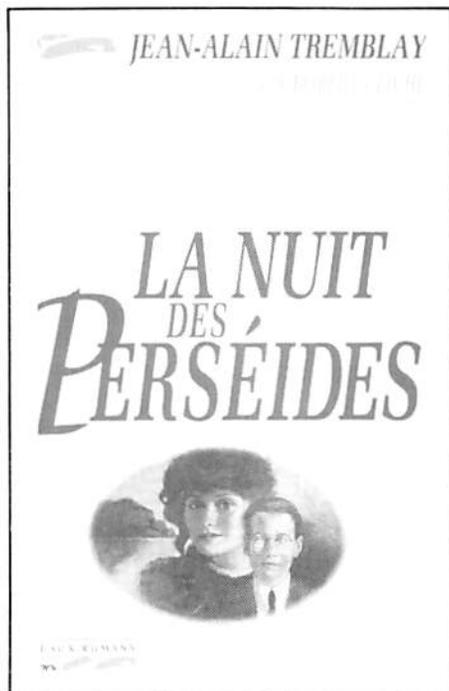


M. Lessard, à l'aide des documents disponibles, nous trace un portrait complexe des problèmes médicaux et de la dynamique socio-politique sous-jacente à cette curieuse histoire. Par exemple, Bowman fait appel aux curés de campagne pour diagnostiquer et traiter les Canadiens souffrant de cette maladie qu'on apparentait à la syphilis. Et ce, quand ces derniers étaient prévenus qu'il y avait risque de contagion même dans l'exercice des sacrements. Pauvres prêtres qui devaient monter en chaire, pour demander à voir la chair de leurs paroissiens au risque de contaminer la leur...



Même si on peut avoir quelques réserves quant au manque de contextualisation médico-idéologique de cette thèse, et en particulier l'insistance, à mon avis non-fondée, que la maladie ait été d'origine syphilitique, l'histoire socio-culturelle qui nous est présentée est captivante. À la lecture de ce mémoire on ne peut s'empêcher de se demander si le «mal de la Baie Saint-Paul», qu'on a appelé aussi: «le mal anglais», «le mal écossais», «le mal des Éboulements», «la maladie allemande» ou «le mal du pays», a vraiment existé. Ce qui est sûr, c'est qu'à jamais il fait partie à la fois des légendes et de l'histoire de Charlevoix.

LESSARD, Rénald. **Le mal de la Baie Saint-Paul**. Célat. Université Laval, 1989, no. 15, 107 p., (coll. *Rapports et Mémoires de recherche*).



La nuit des Perséides

par Diane Perron-Boulianne

C'est un retour au passé que nous offre Jean-Alain Tremblay. Une histoire d'amour du début du siècle, ayant pour décor Saint-Étienne, village construit par la Compagnie Price.

Une histoire d'amour bercée par le bruit des machines du moulin où deux classes sociales, celle de Laura, fille du «foreman» et celle de Brian, fils du gérant de la compagnie. L'un habitant dans le quartier ouvrier, l'autre dans l'Anse des Messieurs.

Ces deux amis d'enfance se côtoient et se distinguent avec leur amour à saveur dramatique.

Ce n'est pas seulement un roman, c'est un bout d'histoire, l'histoire des fameux moulins du Saguenay. Jean-Alain sait de quoi il parle puisqu'il s'est beaucoup documenté. Son volume concerne un peu l'histoire de Baie-Sainte-Catherine puisque le moulin de Saint-Étienne opéré par la Price Co. fut incendié le 5 juin 1900 et les activités de la Price se déplacèrent ensuite à Baie-Sainte-Catherine. Il s'agit donc d'un roman historique fort intéressant pour les gens de notre région.

C'est un livre qui rend bien l'époque, facile à lire, sans prétention, arrosé de moments pénibles. Bien sûr, les personnages n'ont pas vraiment existé, mais qui sait?

Pour son premier roman, Jean-Alain a reçu le prix Robert-Cliche.

TREMBLAY, Jean-Alain. **La nuit des Perséides**. Montréal, Editions Quinze, 1989, 263 pages.

La paroisse aux trois églises

par Serge Gauthier

Cette monographie paroissiale parue en 1973 et réimprimée en 1985 s'impose encore comme une sorte de classique dans le genre et sa pertinence historique s'est maintenue jusqu'à ce jour. Bien que n'étant pas historienne de formation, madame Turcotte-Girard s'est en quelque sorte passionnée pour le passé de son patelin d'adoption soit la paroisse de Notre-Dame-des-Monts. Son récit puise tant dans les sources manuscrites concernant Notre-Dame-des-Monts que dans la tradition orale locale. L'ensemble du document ne manque pas de couleur et présente une page inédite de notre histoire régionale.

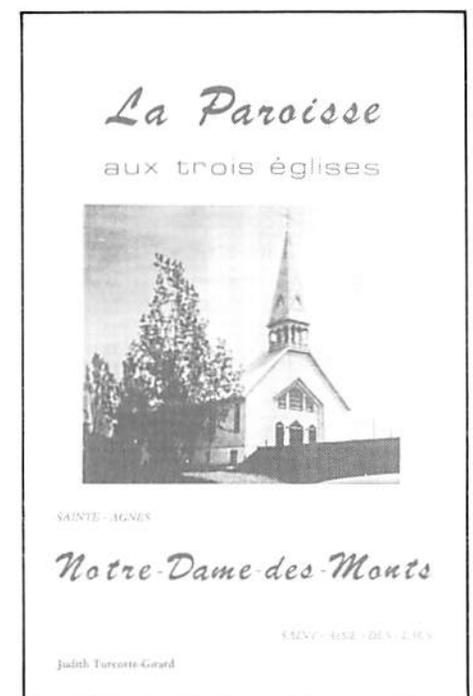
En effet, avant la parution de cet ouvrage sur Notre-Dame-des-Monts, l'histoire de ce secteur de l'arrière-pays charlevoisien demeurait peu connue. Peuplée plus tardivement que les paroisses riveraines de Charlevoix, Notre-Dame-des-Monts remonte néanmoins à une origine datant du milieu du 19^e siècle et était alors connue sous le nom de Canton de Sales. Madame Turcotte-Girard relate les faits importants de l'établissement de cette paroisse avec beaucoup de pittoresque et il va sans dire que son attachement pour le lieu transparait grandement au fil des pages.

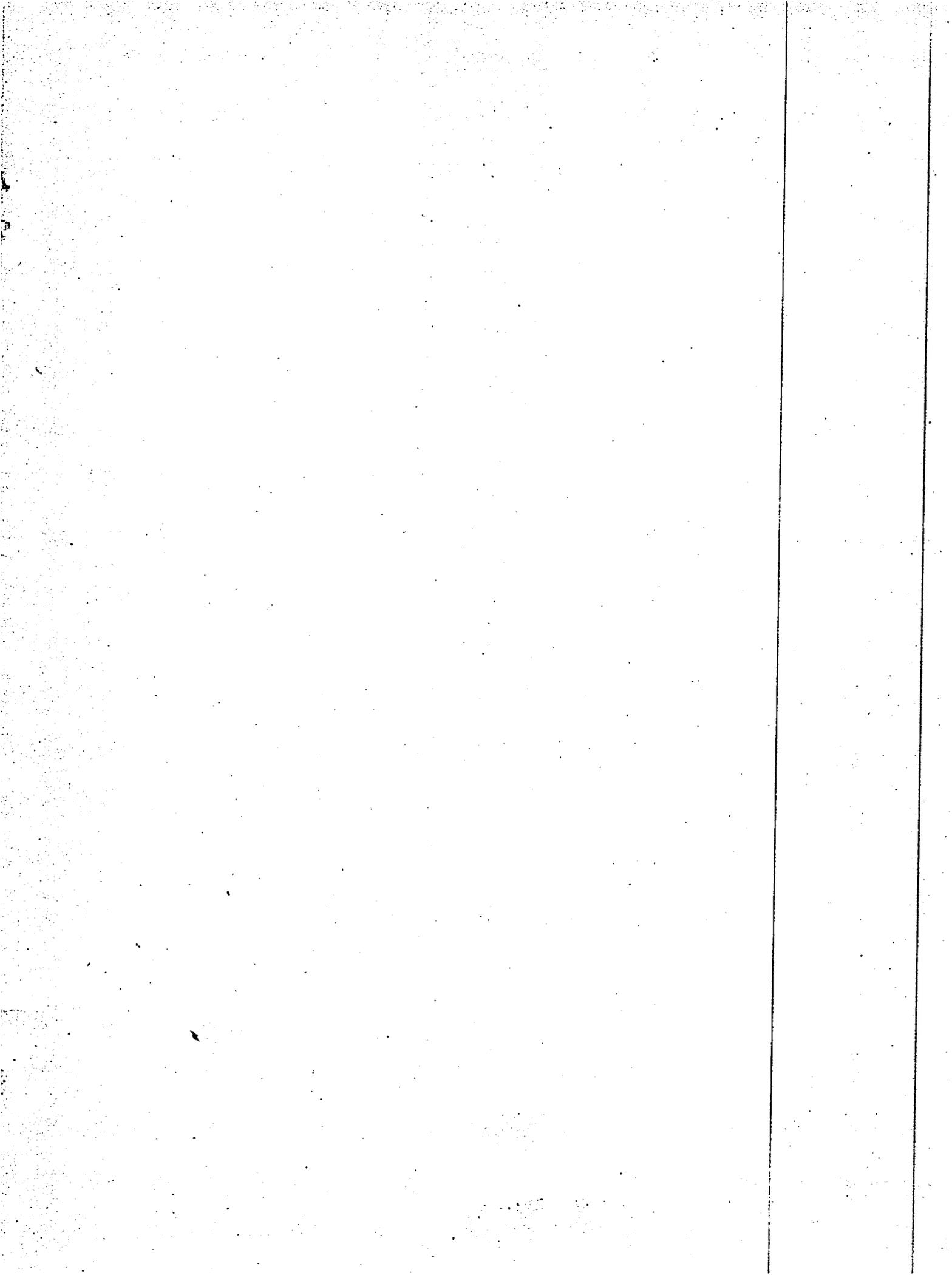
La fondation de Notre-Dame-des-Monts est en quelque sorte une oeuvre de foi. Elle découle du fait que l'église de la paroisse-

mère de Sainte-Agnès était trop éloignée des gens du Canton de Sales qui ne pouvaient pas pratiquer régulièrement surtout l'hiver et le printemps. Ces gens déterminés engagèrent une véritable lutte en vue d'obtenir une église chez eux. Seule leur détermination parvint à vaincre les nombreux obstacles et fit naître la paroisse de Notre-Dame-des-Monts en septembre 1947. La monographie de madame Turcotte-Girard démontre donc les fruits inestimables de cette foi profonde qui a su animer la population de Notre-Dame-des-Monts. Elle ne manque pas non plus d'illustrer leur esprit d'initiatives reconnu. L'ensemble de ce volume est donc rempli d'enseignements historiques et se présente aussi comme porteur d'un message en faveur de l'engagement communautaire.

De fait, la Société d'histoire de Charlevoix est heureuse de diffuser cette monographie dans le cadre de ses publications. L'objectif est de la rendre davantage accessible aux amateurs d'histoire et à tous ceux et celles que Charlevoix intéressent. Souhaitons qu'ils soient encore nombreux à se laisser interpeller par cet ouvrage qui reste un témoignage et une invitation à découvrir une facette unique de la culture régionale de Charlevoix en même temps qu'une de ses paroisses les plus attachantes.

TURCOTTE-GIRARD, Judith. **La paroisse aux trois églises**. (Notre-Dame-des-Monts, Saint-Aimé-des-Lacs, Sainte-Agnès). Chicoutimi, Editions Sciences Modernes, 1973, 206 pages. (Deuxième édition - 1985)







Câbles Reynolds

LA MALBAIE

Division de la Société canadienne des métaux Reynolds, Ltée



Une usine à la fine pointe de la technologie qui oeuvre dans la vallée de la rivière Malbaie depuis 25 ans déjà.

Avec une capacité de production annuelle de 25,000 tonnes, elle génère des retombées économiques de 6 à 8 millions par année.

Câbles Reynolds emploie de 100 à 140 personnes.

 Notre
qualité prime
en tout temps